

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Le Martyre de l'Alsace

Notre collaborateur Hansi vient d'ajouter quelques pages à l'« Histoire d'Alsace » qu'il publiait, pour la première fois, il y a trois années, et qui le fit condamner par le tribunal de Colmar.

Dès la veille de la mobilisation, la terreur germanique s'abattit sur l'Alsace, comme un gros nuage empoisonné, chargé de douleurs et de souffrances; des milliers de policiers se ruèrent sur le pays.

Le premier jour, toutes les classes furent mobilisées en Alsace. Les lycéens furent enlevés du collège, des hommes âgés, qui n'avaient jamais porté un fusil, arrachés à leur famille — et toute cette chair à canon envoyée sur le front russe.

Bientôt survinrent les premiers succès de l'armée française. Mulhouse et beaucoup de petites villes alsaciennes furent occupées pendant quelques jours radieux : alors une rage furieuse, sanguinaire, éclata chez les brutes germaniques. Mulhouse fut bombardée, un faubourg tout entier brûlé et détruit, sous prétexte que les habitants auraient tiré sur l'armée allemande, le village de Bourzwiller incendié, les notables fusillés pour « faire un exemple ». Les villages de Sengern, de Dalheim en Lorraine, et beaucoup d'autres furent détruits froidement par ordre des chefs.

Et partout, comme en France et comme en Belgique, les maisons pillées, les caves vidées, les pianos, les meubles et les pendules emballés avec soin et expédiés en Allemagne. Aujourd'hui encore, on condamne et on exécute des Alsaciens pour avoir, il y a plus d'un an, trop bien accueilli les Français. Depuis, les conseils de guerre de Mulhouse, de Colmar, de Strasbourg et de Neuf-Brisach se sont mis à fonctionner comme des machines à condamner, monstrueuses et méthodiques.

Le gouvernement militaire a forgé un décret permettant d'atteindre et de frapper à tout instant n'importe quel habitant de l'Alsace : c'est le décret punissant tout sentiment hostile à l'Allemagne, *deutschfeindliche Gesinnung*.

Un vétéran de l'autre guerre porte-t-il un bout de ruban noir et vert ? Il manifeste par là des sentiments hostiles à l'Allemagne : il ira en prison. Une dame parle-t-elle le français dans la rue ? *Deutschfeindliche Gesinnung* : en prison. Une jeune fille sourit à des prisonniers ? une infirmière donne une cigarette à un blessé français ? Sentiments hostiles à l'Allemagne encore ; en prison pour des mois. Quand le gendarme annonce une de ces innombrables victoires sur les Russes (100,000 prisonniers, 6,000 canons), si l'Alsacien n'a pas pavoisé assez vite, il passera en conseil de guerre ; s'il n'ôte pas ses drapeaux des fenêtres quand il apprend le succès des Français sur le front ouest, c'est toujours de

l'hostilité à l'Allemagne et le conseil de guerre.

On en arrive à se demander si, rien que par son existence, l'Alsacien ne commet pas un acte d'hostilité envers l'Allemagne ! Depuis la mobilisation, chacun des quatre conseils de guerre envoie en prison cinquante Alsaciens par semaine, n'importe l'âge ou le sexe. On comptera bientôt ceux qui n'ont pas passé par les geôles allemandes.

Très souvent même, à ceux qui montrent de la dignité, de la fierté devant le malheur et les provocations, on impute le crime de haute trahison : alors on les condamne aux travaux forcés pour de longues années, ou bien on les fusille, comme ces petits garçons de Bergheim et de Logelbach accusés d'avoir montré le chemin à une patrouille française. Au sang des innocents et des martyrs de la Belgique et de la Lorraine vient se mêler le sang des martyrs de l'Alsace.

Malgré toutes les brutalités, toutes les fourberies dont cette race de policiers et de bourreaux est capable, l'âme des Alsaciens n'a pas fléchi. De temps en temps, la féroce *Strassburger Post* annonce que maintenant, grâce à cette germanisation par la terreur, l'Alsace est vraiment allemande ; mais aussitôt après, il lui faut insérer une longue liste de procès et de condamnations où l'on voit, malgré tout, survivre chez notre peuple l'espérance tenace, la gaieté narquoise et le mépris profond pour la kultur du « peuple élu ».

Hansi,
soldat français.

PAROLES FRANÇAISES

Quand, à la fin du siècle dernier, les armées françaises, si mal organisées, si novices dans l'art de la guerre, livrées à des officiers presque aussi ignorants que les soldats, se virent en présence des bataillons disciplinés du reste de l'Europe, ce qui les a soutenues, ce qui les a portées en avant, ce qui a fini par leur donner la victoire, c'est d'abord la fierté et la force de la croyance intérieure par laquelle chaque soldat se considérait comme supérieur à ceux qu'il allait combattre et destiné à porter la vérité, la raison, la justice, à travers tous les obstacles, au cœur de toutes les nations ; c'est aussi la fraternité généreuse, la confiance mutuelle, la communauté de sympathies et d'aspirations par laquelle tous, le premier comme le dernier, le simple soldat comme le capitaine et le général, se sentaient dévoués à la même cause, chacun s'offrant en volontaire, chacun comprenant la situation, le danger, les nécessités, chacun se trouvant prêt à réparer les fautes, tous ne faisant qu'une âme et une volonté, et dépassant, par l'inspiration native comme par l'entente involontaire, la perfection des mécanismes que la tradition, les parades, les coups de canne et la hiérarchie prussienne avaient fabriqués de l'autre côté du Rhin.

H. TAINE.

(Philosophie de l'Art.)

LA NOUVELLE ZÉLANDE et la France.

M. Aristide Briand, président du conseil, ministre des affaires étrangères, a reçu, par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Angleterre, le message suivant, adressé par le gouvernement de la Nouvelle-Zélande, au Gouvernement de la République :

La Nouvelle-Zélande envoie ses félicitations aux fils de France, qui combattent si héroïquement aussi bien sur le sol natal qu'aux côtes de nos troupes néo-zélandaises dans d'autres régions ; elle fait des vœux ardents pour que la victoire couronne la cause des Alliés, dans un avenir prochain.

Le président du conseil a chargé notre ambassadeur à Londres de transmettre au Gouvernement et aux vaillants soldats néo-zélandais, les remerciements et les souhaits très cordiaux de leurs compagnons d'armes français.

La Fête des Labours

Dans tout l'ouest de la France, la tradition veut que la fête des rois, le 6 janvier, soit également la célébration de la fin des labours. Mais cette année encore, la coutume ne sera point observée, et les grandes poêles où la ménagère étend la pâte souple des crêpes ne chanteront pas sur la pierre du foyer. Il y a la guerre ! Et puis les labours ne sont pas terminés.

Pourtant les travaux, commencés dans les meilleures conditions, étaient poussés avec une ardeur sans égale par ceux qui restent : les vieillards, les enfants et les femmes. Les femmes ont participé, dans une mesure qu'on n'aurait point osé prévoir, au labeur pénible des semailles ; les « laboureuses » ont guidé la charrue, à la place du mari absent, et assuré l'accomplissement de la tâche sacrée.

J'ai pensé qu'on devait leur rendre hommage au moment où le calendrier nous ramène la fête des labours, et je suis allé voir, en plein centre rural, deux « laboureuses » improvisées, deux jeunes filles de dix-neuf ans et de dix-sept ans, qui remplacent aux champs leurs frères, fort occupés présentement à se battre l'un en Artois, l'autre en Lorraine.

Une allée de grands peupliers part de la route de Niort à Fontenay-le-Comte et mène en quelques minutes à la ferme du Bois-Châtaignier. C'est une exploitation de 76 hectares, campée sur l'un de ces coteaux atténués qui dominent la vallée de la Sèvre.

Autour de la ferme, les guérets gras et noirs se détachent avec vigueur sur la grisaille ambiante. C'est dans ce décor que, profitant de chaque éclaircie suffisamment prolongée, M^{lles} Jeanne et Marguerite S... conduisent, à tour de rôle, la charrue à double soc traînée par six bœufs à la robe couleur d'épi mûr.

Quand M^{lle} S... proposa à son père de

conduire la charrue, le premier mot du fermier fut :

— Mais tu ne pourras jamais !
— On va voir ça tout de suite !

Le fermier consentit à l'expérience, les domestiques étant devenus dans le Poitou un article de luxe à peu près introuvable. Si l'essai pouvait réussir ?

Il réussit admirablement. Après avoir attaché ses bœufs au joug, la jeune fille les guida d'un aiguillon bénigne, jusqu'à la charrue au timon pendait. Elle régla sa charrue, traça un premier sillon un peu sinueux, tourna au bout du champ la lourde bissoie qui ne se manie point comme une aiguille, débarrassa, en cours de route, « contre » et « versoir » des mauvaises herbes accumulées, surmonta les mille complications d'une besogne que le sol mouillé rendait plus malaisée et ne ramena ses bœufs à l'étable qu'après avoir tracé, dans la matinée, autant de sillons qu'un laboureur professionnel.

Depuis, le travail régulier s'accomplit chaque jour de beau temps, et le soir venu, quand « Voltigeur » et « Grenadier », les deux bœufs de race parthenaise, « Papillon » et « Léger », les deux bœufs du Marais, « Joly » et « Vermeil », les deux salers au poil rouge, délivrés du joug et de l'ombrelle, venaient devant la crèche, la jeune fille enlevait ses gros souliers tout englués encore de la terre des sillons ; elle change de toilette et piquait son corsage un ruban ou une fleur. Il y a deux ans, une parcellle division du travail eût été joyeusement accueillie, et les jeunes laboureuses du Bois-Châtaignier auraient lancé à la brise les modulations compliquées de la classique « chanson aux bœufs », dont on excite les attelages indolents :

Cadet, Marjolet,
Vermeil et Brichet,
Hâte ! hâte ! hâte !
Hâte, mon valet !

Cet hiver, personne n'a chanté dans les plaines poitevines. Quand les « femmes-laboureuses » s'arrêtent au bout du sillon, c'est pour rêver à l'heure où, délaissant l'aiguillon, elles célébreront la fête du labour, le « Roi-bet » ou « Roi-boit » traditionnel, en faisant sauter dans la poêle les crêpes dorées dont se régaleront les poilus vainqueurs, soldats de la France républicaine.

EUGÈNE THEBAULT.

NOUVELLES MILITAIRES

Le rajeunissement des cadres. — Le ministre de la guerre a déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi en vue de rajeunir les cadres.

Le général Gallieni propose que la limite d'âge des colonels, généraux de brigade et généraux de division, fixée actuellement à 60, 62 et 65 ans, soit abaissée à 59, 60 et 62 ans. Il admet à cette règle des exceptions. C'est ainsi que les généraux de division pourraient être maintenus en activité après 62 ans, mais pour une année seulement et après avis du généralissime. La limite d'âge de 65 ans serait maintenue exclusivement pour les commandants d'armée et de groupes d'armées.

Cet ensemble de mesures n'atteindrait pas les officiers assimilés qui resteraient placés sous le régime actuel de la limite d'âge.

Les permissionnaires. — Le général Joffre, commandant en chef, a donné des ordres pour que le pourcentage des permissionnaires soit augmenté de manière que tous les hommes remplissant les conditions exigées soient envoyés en permission dans un délai aussi rapproché que possible.

Des instructions très précises ont fixé les conditions dans lesquelles devront être données les permissions du deuxième tour. Il n'en demeure pas moins que des inégalités de traitement sont toujours susceptibles de se produire, en raison de la participation inégale des différentes unités à des faits de guerre.

La solde des blessés. — Les hommes

traités dans les hôpitaux de l'intérieur pour blessure reçue ou maladie contractée en service commandé ont droit à la solde, qui leur est payée par les soins de l'établissement hospitalier.

Les hommes traités dans les hôpitaux de la zone des armées pour le même motif ont également droit à la solde ; mais, dans un but de simplification, cette solde leur est rappelée après évacuation dans la zone de l'intérieur, par les soins du corps auquel ils appartiennent.

La haute paye des engagés. — Les engagés pour la durée de la guerre ont droit à la haute paye s'ils appartiennent à une classe non soumise aux obligations militaires.

Dans le cas contraire, la haute paye ne peut leur être allouée qu'autant qu'ils remplissent les conditions requises de tous les militaires rappelés à la mobilisation, c'est-à-dire qu'ils ont servi au-delà de la durée légale dans l'armée active, en vertu d'un contrat.

Faits de guerre

DU 4 AU 7 JANVIER

De la mer à la Somme.

En Belgique, nos batteries ont canonné avec succès les organisations défensives de l'ennemi, notamment dans les régions de Steenstraete, Het-Sas et Boesinghe.

En Artois, un tir heureux a fait éprouver des pertes sensibles à des travailleurs allemands occupés dans le secteur de Thelus. La gare de Boileux-au-Mont, au sud d'Arras, a été prise efficacement sous notre feu au moment du passage d'un train.

Dans la nuit du 5 au 6 janvier, l'ennemi a fait sauter une mine aux abords de la route de Lille à Arras ; nous l'avons empêché d'occuper l'entonnoir.

Entre Somme et Oise.

Dans la journée du 4, nos batteries ont exécuté un tir violent contre les troupes ennemies aperçues dans les faubourgs de Roye. Elles ont, à diverses reprises, dispersé des patrouilles et des équipes de travailleurs occupés à la réparation des tranchées.

Sur le front de l'Aisne.

Dans la journée du 5, notre artillerie a pris à partie les batteries ennemies au nord-est de Vailly et leur a causé des dégâts importants.

En Champagne.

Dans la nuit du 4 au 5, l'ennemi, après avoir violemment bombardé nos positions, a lancé une assez forte attaque contre nos tranchées entre la cote 193 et la butte de Tahure ; il a été complètement repoussé.

Dans les journées des 5 et 6 janvier, nous avons exécuté sur divers points sensibles du front ennemi des tirs de destruction qui ont bouleversé les ouvrages et provoqué l'explosion de plusieurs dépôts de munitions. Ce bombardement a été particulièrement efficace à l'ouest de Maisons-de-Champagne, où des tranchées ont été entièrement comblées. Au nord de la ferme de Navarin, nos projectiles ont détruit tout un matériel d'attaque par les gaz et provoqué l'explosion de plusieurs réceptifs.

En Haute-Alsace.

Notre artillerie a exécuté des tirs très efficaces sur les ouvrages ennemis de la région de Batschweiler, au nord-ouest d'Altkirch ; les tranchées ont été bouleversées ; un dépôt de munitions a sauté.

FRONT RUSSE

Les Allemands ont tenté de traverser la Dvina dans la région d'Elisenhof, mais ils ont été repoussés.

Leurs tentatives au sud du Pripet, près de Koukoltzavolia, n'ont pas eu plus de succès.

Les troupes russes ont progressé dans la région de Tchertorisk et ont occupé le cimetière de cette ville et un petit bois près de la gare de Podcherevitchi.

Sur le cours moyen de la Strypa, nos alliés se sont consolidés sur le terrain qu'ils ont récemment conquis et ont repoussé toutes les

contre-attaques de l'ennemi. Prenant de nouveau l'offensive, ils ont occupé une partie des tranchées ennemies et pris d'assaut un fort ouvrage isolé.

Au nord-est de Czernovitz, le combat continue avec acharnement. Les Russes ont réalisé de nouveaux progrès. Les contre-attaques de l'ennemi ont été repoussées avec de grosses pertes pour les Autrichiens. Dans cette région, nos alliés ont fait prisonniers dix-huit officiers et plus de mille soldats.

FRONT MONTENÉGRIN

Sur le front est, dans la direction Bérana-Rozay, les Autrichiens ont dirigé d'énergiques attaques contre les positions monténégrines, à Goduevo et à Touriak, notamment ; elles ont toutes été repoussées.

Sur le front ouest, combats d'artillerie. On signale des mouvements importants de forces ennemies du côté de Bilek et de Trebinje.

Un aéroplane autrichien est tombé près de Dulcigno ; l'équipage a été fait prisonnier.

FRONT ITALIEN

Dans la région de Riva, après une préparation sérieuse d'artillerie, les troupes italiennes ont enlevé une position ennemie, et se sont emparées de deux retranchements sur les pentes du Monte-Sperone.

Dans la vallée de Fella, l'artillerie lourde italienne a détruit les travaux que l'ennemi était en train de faire près de Malborghetto.

Dans la conque de Tolmino, plusieurs tentatives de l'ennemi pour approcher des lignes de nos alliés ont été promptement repoussées.

Sur le plateau du Carso, les Autrichiens ont attaqué de nouveau les positions italiennes du Monte-San-Michele, mais ils ont été repoussés avec de lourdes pertes.

Dans la journée du 3 janvier, deux avions autrichiens, qui volaient dans la direction de Verone, ont été attaqués par des batteries antiaériennes et obligés de prendre la fuite. D'autres raids d'avions ennemis ont eu lieu, mais sans causer aucun dommage sérieux.

EN AFRIQUE

Sur le lac Tanganyika, une expédition navale britannique a attaqué le 26 décembre le navire de guerre allemand *Kingani* ; elle l'a forcé à capituler après dix minutes de combat. Les navires britanniques ont ramené au port le navire allemand, bien qu'il fût près de couler. Tous les officiers allemands ont été tués.

LA GUERRE AÉRIENNE

Un certain nombre d'aéroplanes britanniques ont jeté avec succès des bombes sur l'aérodrome allemand de Douai.

Un aéroplane allemand a volé, le 5, au-dessus de Boulogne, lançant plusieurs bombes, qui n'ont causé aucun dégât.

Cinq aéroplanes autrichiens ont jeté, sans succès, sur Saint-Jean-de-Medua, dix-sept bombes de gros calibre.

EN SOUVENIR DES BRAVES

A la prise d'armes de jeudi dernier, aux Invalides, le général Cousin, a promu seize chevaliers de la Légion d'honneur, et décoré 128 médailles militaires ainsi que 10 croix de guerre.

Cette cérémonie des décorations, toujours si belle, et qui attire une foule compacte, fut, cette fois, des plus émouvantes. Le dernier rang de décorés ayant été se masser à gauche du drapeau, on vit s'avancer un groupe d'hommes âgés, en civil, de femmes en robes noires et d'enfants.

C'étaient les familles de plusieurs d'entre les braves tombés au champ d'honneur et cités à l'ordre du jour.

Le général leur remit, sous enveloppe, cette Croix de guerre qui, pour elles, est un suprême hommage de la nation et qui, dans chaque demeure, marquera la place glorieuse de l'absent. Il s'attarda longtemps à questionner, à serrer des mains tremblantes, à embrasser les enfants. Tout les assistants s'étaient découverts.

Parmi les croix ainsi attribuées, se trouvait celle du capitaine Gallimard, qui fut confiée au jeune fils du capitaine ; l'enfant était accompagné de sa mère et de son grand-père, le commandant de Chataux, ancien volontaire de 1870.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le général Serret. — Le général Serret est mort, le 6 janvier, à l'hôpital militaire de Reims, des suites des blessures qu'il avait reçues récemment, à l'Hartmannswillerkopf, et qui, comme nous l'avons dit, avaient nécessité l'amputation d'une jambe.

Avant la guerre, le général — alors lieutenant-colonel Serret — était attaché militaire à Berlin, où, durant plusieurs années, il a exercé ses délicates fonctions d'une façon hors de pair. Depuis le début de la guerre, il avait montré, comme l'indiquent les termes de la citation que nous avons reproduite, les plus belles qualités de commandement. Son activité, son énergie, sa compréhension de la guerre moderne le faisaient considérer comme un de nos meilleurs chefs, et sa mort est une grande perte pour l'armée.

C'est lui qui fut chargé, en août 1914, d'apporter à Paris le premier drapeau pris aux Allemands. Promu colonel, il reçut, peu de temps après, les étoiles.

La statue de Jeanne d'Arc à New-York. — On sait que cette statue, œuvre d'une Américaine, miss V. Hyatt, a été inaugurée récemment, en présence de l'ambassadeur de France, M. Jusserand, qui a prononcé, à cette occasion, en anglais, un très beau discours.

La statue équestre de Jeanne — la seule qui ait été érigée en dehors de notre territoire — est placée dans un des plus beaux endroits de l'énorme cité, sur une grande promenade au bord de l'Hudson et tout près d'un monument consacré à la mémoire et à la gloire des marins et soldats américains. Elle est due à l'initiative d'un comité, dont un grand ami de la France, M. Salus, fut l'âme. Mais les souscripteurs ont été nombreux et sont venus de tous les points de la ville et du pays.

Le socle de la statue est fait de matériaux consacrés. Rouen ayant laissé démoler les restes de la vieille tour où Jeanne fut emprisonnée, le comité de souscription en fit venir les moellons pour la maçonnerie du piédestal, et, au dernier moment, on y encastra pieusement, comme une relique, une pierre tombée, pendant le bombardement, de la tour septentrionale de la façade de Notre-Dame de Reims.

Une grande nation. — Le journal *la Roumanie*, organe du parti démocrate conservateur, publié sur le « martyre de la Serbie » un article qui fait sensation. En voici les passages essentiels :

« Personne ne peut empêcher désormais que les Serbes ne soient le plus grand peuple de l'Europe orientale. Personne ne peut empêcher désormais que la nation serbe n'ait définitivement passé du rang des petits peuples, tolérés par l'équilibre des grands, à celui de facteur réel et important de l'histoire de l'humanité. »

« Frappés par les guerres, par les épidémies, par la famine, réduits au rôle d'exilés sur une terre étrangère, ayant brisé leurs canons glorieux et brûlé leurs archives, ayant passé par des malheurs que beaucoup de patriotes n'ont pu supporter — plutôt que de les voir ils ont préféré se brûler la cervelle — les Serbes ont posé les bases non seulement d'un grand Etat, mais d'une grande nation. »

« Il se pourrait que dans l'Europe orientale les hasards de la guerre et des conférences créassent des Etats plus vastes que la Serbie de demain — ce dont nous doutons grandement — mais il n'y a aucune nation, aucune, dans l'Europe orientale, qui puisse se dire aujourd'hui, ou demain, l'égale de la nation serbe. »

Il est mort 30 fois. — Un journal danois s'est amusé à recueillir les différentes nouvelles, relatives au kronprinz, mises en circulation par la presse depuis le jour où l'héritier impérial est entré en guerre. En voici une partie :

« Le 5 août 1914, le kronprinz est victime d'un attentat à Berlin. Le 18 août, il est grièvement blessé près de la frontière française et transporté dans un hôpital d'Aix-la-Chapelle. Deux jours après, il perd une jambe à Berlin, à la suite d'un second attentat. Le 24 août, troisième attentat. Le 4 septembre, le kronprinz se suicide, mais le 13 septembre, il meurt à Bruxelles dans un lazaret, le visage caché sous un masque. Deux jours après, il dirige une attaque contre Verdun et le lendemain il est blessé en Pologne. Le 25 octobre,

on le trouve mort, en France, sur le champ de bataille... » Etc., etc.

Tout cela ne l'empêche pas d'être encore de ce monde. Il a la vie dure !

Ombres chinoises. — La scène est dans un petit village d'Alsace. Décor traditionnel : maisons à pignons aigus, hauts toits de tuiles, clocher d'ardoises, petite rue que longe un torrent, silhouettes de dragons, avec casques et manteaux gris.

Là bas, une maison éclairée, vers laquelle se dirigent les cavaliers : « On va rigoler ce soir. » Une représentation ordinaire, mais extraordinaire pour le lieu, est annoncée, et les dragons s'amuse d'avance d'un minuscule événement qui va rompre la monotonie de l'existence quotidienne.

Henriot, le dessinateur bien connu de *l'Illustration*, ou du *bulletin*, a apporté des ombres chinoises, ou plus exactement une lanterne magique, et une centaine de verres vont faire défilier la revue qui passe, l'histoire des dragons à travers les âges. La fantaisie de l'auteur permet d'englober dans cette épopée le bouillant Achille et la belle Hélène qui, en son temps, fit marcher la Grèce.

Et sur l'écran défilent successivement — après César, Jeanne d'Arc et Henri IV — les dragons de Villars, ceux de Fontenoy, de Malplaquet, ceux de M. de Turenne, ceux de la guerre en dentelles, ceux de Valmy, d'Espagne, de Friedland..., puis les dragons de 1914 et de 1915.

La revue est accompagnée de musique. Au loin le canon tonne.

Leurs chants. — Un savant allemand a découvert que le fameux chant patriotique : *O Deutschland, hoch in Ehren*, chéri particulièrement de la jeunesse d'outre-Rhin, et très en faveur dans les tranchées, est l'œuvre d'un Anglais.

En effet, Henry Heyh Pearson était un Anglais de pure race qui, après avoir fait ses études à Oxford, vint s'établir à Leipzig en 1860. Epris d'une grande admiration, qu'il n'aurait sans doute plus aujourd'hui, pour le pays où il s'était installé, il composa en son honneur l'hymne *O Deutschland*.

Le Kaiser a chargé l'auteur du *Chant de Haine* d'écrire un poème destiné à remplacer celui que tout bon Allemand ne saurait plus chanter désormais. Richard Strauss le mettra en musique.

Mais le *Deutschland über Alles* restera, quoi qu'ils inventent, le chant le plus caractéristique du peuple boche, qui se croyait destiné à gouverner le monde.

L'Entente cordiale en 1877. — Deux mots français, devenus populaires en Angleterre, y ont été employés, dans leur sens actuel, bien longtemps avant le règne d'Edouard VII et les heureux résultats de la diplomatie.

Dans une comédie de Shirley Brooks, *The Croire*, représentée en 1877, une vivandière, qui trame certaines intrigues avec le seul personnage anglais de la pièce, lui demande de l'argent, et, comme il paraît peu disposé à la satisfaire, elle s'écrie : « Quoi ! refuser un subside à votre alliée ! Vous allez rompre l'entente cordiale entre nous. »

Titres de guerre. — Le maréchal French, en quittant le commandement de l'armée anglaise en France, a été créé, par le roi George, lord et vicomte. Avant d'accepter son titre, il aurait demandé, dit-on, celui de « vicomte d'Ypres », pour rappeler la grande bataille dans laquelle il barra aux Allemands le chemin de Calais.

C'est Napoléon I^{er} qui a eu l'idée de ces anoblissements militaires, en conférant à ses maréchaux le titre de l'un ou l'autre de leurs victoires : Elchingen, Montebello, Rivoli, Austerlitz, Lobau, Essling, Wagram, etc., etc.

Metternich, dans l'*Aiglon*, leur reproche avec fureur, « cette façon d'emporter, dans leurs noms, nos villages en France ! » « Nos villages », c'est-à-dire les villages autrichiens.

Le principe posé par Napoléon I^{er} fut suivi par Louis-Philippe, qui a donné au maréchal Bugbaud le titre de duc d'Isly, et par Napoléon III, qui a créé le maréchal Pélissier duc de Malakoff, le maréchal de Mac-Mahon duc de Magenta, et le général Cousin-Montauban comte de Palikao.

VARIÉTÉS

Le Fumier de la mère Martin

Dès que de mauvais bruits commencèrent à courir, la mère Martin rassembla l'or qu'elle entassait, depuis bientôt trente années, en divers endroits secrets. Des soldats allaient venir — ennemis ou amis, elle ne savait guère, mais elle les voyait d'avance perçant le tonneau, vidant la huche, et furetant dans chaque coin.

La mère Martin, ayant tiré le loquet de la porte, fit des piles d'or, sur la table usée de la ferme. Toute sa fortune était là, car ni elle ni son homme n'avaient jamais eu confiance dans les papiers. Et ces pièces qui mettaient un luxe insolite de roi mage dans la salle sordide, représentaient tout ce qu'ils avaient vendu depuis leur mariage : la récolte de chaque année, les charrettes de blé et les paniers de fruits, la barrique de vin du coiteau, les bêtes engraisées dans l'étable et l'épargement hebdomadaire des volailles. Quand les doigts terreux et noueux de la mère Martin eurent égalisé les piles, c'est quarante mille francs qu'elle compta, pour trente ans de dure épargne.

Elle prit une boîte de fer blanc et y versa les deux mille pièces. Puis elle sortit, tenant ce fardeau. Dans la courrette, elle creusa un trou elle-même avec la pioche et la bêche. Elle enfouit la boîte et ramena la terre qu'elle piétina. La ferme est isolée ; personne ne vit la mère Martin.

Quand l'homme rentra, au soleil couchant, elle lui dit ce qu'elle avait fait. Il l'approuva.

Mais il songea à une précaution supplémentaire. La terre, quoi, la terre, c'est vite remué. Il suffit d'un mauvais drôle qui aurait des idées... Donc, le père Martin dit : « Si je vidaux deux, trois charrettes de fumier sur « l'endroit » ? »

Ca, c'était bien imaginé. Il faudrait une demi-journée au voleur, s'il en venait un, pour débarrasser la terre. Alors, autant dire qu'il serait pris.

Et le lendemain le père Martin vida en effet trois charrettes de fumier.

Mais il lui sembla que le tas n'était pas bien gros. Il ramena une autre charrette.

Et enfin il décida de mettre là tout son fumier. Ce qui fit quarante charrettes : un énorme tas, aussi haut que la maison.

La guerre était venue. Le père et la mère Martin continuèrent de vivre. L'homme prit l'habitude d'acheter le journal chaque matin, au lieu de se contenter d'un numéro par dimanche. Et il le lisait, le sourcil froncé, en suivant les lignes du doigt, tellement que sa femme lui disait qu'il allait se rendre malade. Ils n'ont pas d'enfant, les Martin. Un jour, il leva la tête et dit :

— Il paraît que le Gouvernement voudrait de l'or, et qu'il faut que chacun donne celui qu'il a.

Elle répondit :

— En v'la, une idée !

Il continua :

— C'est un devoir, qu'ils disent là-dessus.

Un devoir ? La mère Martin ne voyait pas le devoir. Ce qui est à soi est à soi. Le Gouvernement, s'il n'a pas assez d'argent, n'a qu'à en donner moins aux fonctionnaires, qui gagnent des mille et des mille.

— Sur, disait le père Martin.

Mais il était troublé. Elle le voyait, mais n'en laissait rien paraître.

Brusquement, un soir, il lui dit :

— T'as réfléchi ?

— A quoi ?

— A cet or. Faut-il le donner ? Ils remettent des billets, à la place.

Non, la mère Martin ne voulait pas de billets. Et puis, on pouvait attendre. Plus tard, on verrait.

Mais, chaque soir, le père Martin reprenait son antienne :

— Puisque c'est un devoir ! Puisqu'il faut ça contre les canailles !

— C'est les journaux qui te tournent la tête !

Pour la première fois de leur morne vie, un malentendu les divisa. Ils sont aussi têtus l'un que l'autre, et s'ils ne s'en étaient pas aperçus encore, c'est que leurs deux entêtements suivaient la même voie.

Donc, sans trêve, le père Martin invitait sa femme à verser son or à la Banque. Et la mère Martin obstinément refusait.

Ici, il y a un trou dans mon histoire. Je pourrais le combler assez aisément. Je pourrais imaginer que le père Martin tomba brusquement malade, ou bien que son cheval fut réquisitionné. Mais je ne veux pas broder sur la vérité. Celui de qui je tiens ce récit, et qui a quelque raison d'en garantir l'exactitude, ne m'a pas fourni un détail assez important. Je m'en passerai, et voilà tout.

Le fait est qu'un de ces derniers jours, la mère Martin a écrit elle-même au gouverneur de la Banque de France. Elle lui a écrit : « J'ai quarante mille francs en or. Mais ils sont sous quarante charrettes de fumier. Si vous les voulez, il faut enlever le fumier. Moi, je ne peux pas. »

Le gouverneur a-t-il fait enlever le fumier ? Comment ? Et par qui ? Tout ce que je puis vous assurer, c'est que les deux mille pièces d'or de la mère Martin sont maintenant dans les caves de la Banque.

Je n'ai inventé que le nom des Martin. Ce fut sans peine.

René BURES.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La conscription en Angleterre. Vote de la loi.

M. Asquith a présenté aux Communes le projet de loi organisant le service militaire obligatoire, pendant la durée de la guerre, des célibataires âgés de vingt à quarante et un ans ; lord Kitchener l'a soutenu devant la Chambre des lords.

Le premier ministre a exposé les résultats de la campagne de lord Derby : elle a provoqué l'enrôlement volontaire de 1.406.043 recrues. Mais l'enrôlement des 457.000 hommes mariés qui figurent dans ce total est subordonné au vote du bill établissant l'obligation du service pour les célibataires récalcitrants, et ceux-ci sont au nombre de 650.000. Le gouvernement demande donc au Parlement les pouvoirs nécessaires pour enrôler légalement les célibataires d'Angleterre et d'Ecosse, en dehors des Irlandais et des catégories d'exemptions qui sont prévues.

Le projet de loi a été appuyé par de nombreux orateurs, en particulier par le général Seely, ancien ministre de la guerre, qui a dit :

« Pensez à la France, cette grande nation amie. Les souffrances de la France, dans cette guerre, sont intenses. Pour chaque foyer britannique plongé dans le deuil par la guerre, il y a au moins dix foyers français dans la douleur. La guerre a dévasté plusieurs des plus beaux départements de la France. La France a combattu avec un courage indomptable qu'il est impossible de décrire. Je ne pensais pas qu'il fut possible à des hommes d'être aussi braves que le soldat français. »

« Eh bien ! les Français ont le service obligatoire ; ils ont trouvé que le service obligatoire était une nécessité pour organiser leur nation. C'est notre devoir de considérer avec soin si, par quelque action de notre part, il nous est possible d'aider les Français dans cette lutte acharnée. »

La Chambre, finalement, a adopté le bill, en première lecture, par 403 voix contre 105.

Les représentants des Trade-unions (syndicats ouvriers) ayant voté dans leur congrès contre la conscription et décidé de rompre l'union avec le Gouvernement, les trois ministres travaillistes, MM. Henderson, Brace et Roberts ont remis leur démission à M. Asquith.

En Grèce.

La police franco-anglaise a découvert au consulat d'Autriche, à Salonique, 180 fusils Mauser, 190 revolvers, 2.000 drapeaux turcs, 2.000 brassards turcs, 50 uniformes de gendarmes turcs, 50 cartouchières, 10 cartouches de dynamite d'un kilo, 2 cartouches d'écrasite, 50 détonateurs à fulminate, 10 détonateurs à contact électrique, 20 mètres de cordon Bickford, 50 caisses sont encore à vérifier.

M. Guillemin, ministre de France à Athènes, a annoncé au gouvernement grec que les quatre consuls arrêtés avaient été remis en liberté.

LES FEMMES SOLDATS

Héroïnes russes.

Le règlement interdit, en principe, aux femmes d'entrer dans les rangs de l'armée russe. Mais la permission personnelle du tsar, certains liens de parenté, certaines circonstances peuvent faire fléchir ce règlement qui, comme tous les règlements, n'existe que pour être violé. Voici, par exemple, M^{lle} Apollonova Isoltseva, qui n'a pas voulu se séparer de son père, le colonel Isoltsev. Qu'a-t-elle fait ? Elle a obtenu — les pères sont si indulgents ! — de servir sous ses ordres ; elle est devenue volontaire dans son propre régiment. On donne bataille. Le colonel Isoltsev est blessé mortellement. Son corps, ensanglanté, reste dans une masure en flammes. Apollonova s'élance ; elle court là où les hommes les plus braves hésitent à s'avancer ; elle découvre le colonel, et, sous un feu qui ne faiblit pas, elle a cet honneur cruel de rapporter dans les lignes russes la dépouille de son chef et de son père.

Un semblable exploit a été accompli, dans d'autres circonstances, par Maria Bieloverskaia, soldat volontaire, qui, voyant tomber ensanglanté le commandant de son bataillon, se précipite et parvient à le transporter hors du rayon le plus dangereux, ce pour quoi elle reçut la croix de Saint-Georges de 4^e classe. Un peu plus tard, au cours d'une reconnaissance, elle décela, dissimulé dans un grenier, un appareil téléphonique qui servait au service de renseignements de l'ennemi et, alors, elle fut promue de la 4^e à la 3^e classe, dans l'ordre de Saint-Georges.

Très brave aussi, M^{lle} Kokovtseva sert, depuis le commencement de la guerre, dans les cosaques et prend part aux reconnaissances les plus périlleuses. Elle vient de recevoir la médaille de Saint-Georges, à la suite d'une action d'éclat ; elle était, il y a peu de temps encore, dans un hôpital de Pétrograd, où une blessure, qu'elle avait reçue à la tête, réclamait des soins attentifs.

M^{lle} Olga Serguichevna Schidlowaskaia appartient à une famille de militaires. Son frère aîné, Paul Schidlowsky, du 102^e régiment, a été tué au début de la guerre, à Soldau ; son autre frère, Alexandre, a été gravement blessé. M^{lle} Olga, elle, s'est coupé les cheveux et sous le nom d'Oleg Schidlowsky, a obtenu, du grand quartier général, la permission de servir au 4^e hussards (régiment Elisabeth Pétrivna), dans les rangs duquel, en 1912, pendant la guerre contre Napoléon, combattit vaillamment une héroïne célèbre, Alexandra Dourova, qui avait le grade de cornette.

Voici encore trois blessées glorieuses qui se trouvent actuellement, dans les hôpitaux russes : Ekaterina Alekcievna Sokolov, qui sert sous le nom d'Aleksei Sokolov ; puis deux gentilles étudiantes, engagées dans les cosaques et frappées parmi eux par les balles ennemies, Elena Kozlovaskaia et Félicita Koudiaieva.

Il y a quelque temps, à Nicolaievsk, devant la justice de paix, la compagne Singer poursuivait une ouvrière, Maria Limareva, pour non paiement de la location d'une machine à coudre :

— Qu'avez-vous à déclarer ? demande le magistrat à Maria Limareva, qui comparaisait en personne.

— Rien, sinon que si je ne puis payer c'est que j'ai été, il y a peu de temps, blessée par les Autrichiens, que j'ai combattus. Veuillez prendre connaissance de mes papiers.

— C'est, ma foi, exact, dit le juge. Ce n'est pas une femme, c'est un soldat, un soldat blessé. Maria Limareva est un soldat.

— Dans ce cas, je me désiste de mes poursuites, ajouta le représentant de la compagne Singer.

Ludovic NAUDEAU.

Les « Lustros »

(Lettre d'un Tommy.)

Vous ne vous êtes pas trouvé une demi-heure à Salonique que vous avez déjà appris l'équivalent de « Otez-vous de là ! » en une demi-douzaine de langues. « Attention ! » « Bros ! » « Destour ! » « Varda ! » « Hey-Oop ! » A moins que vous ne puissiez interpréter l'avertissement en français, en grec, en turc, en espagnol local (langue très particulière) et dans tous les dialectes britanniques imaginables, vous ne cheminerez pas longtemps sans collision.

Cette collision peut avoir été produite par une lourde auto de campagne, française ou anglaise, bondissant et rebondissant sur les dalles disjointes de la rue ; par un cordon de petits chevaux nerveux conduits par des soldats grecs, non moins nerveux, perchés de côté sur leurs selles de bois, ou par une motocyclette tanguant sur le pavé inégal comme un steamer sur la Manche, ou un colporteur tenant dans chaque main des dindons dont la tête pend vers le sol, ou une patrouille de soldats français, anglais et grecs. Les rues de cette foire du Levant ne sont guère faites pour s'y promener tranquillement...

Les plaisirs de Salonique se bornent à un café, où il y a trois fois plus de clients qu'il ne s'y trouve de sièges ; à trois cinématographes, qui déroulent des films interminables d'une qualité tellement inférieure qu'un établissement de province qui se permettrait de les utiliser se verrait réduit à fermer ses portes au bout de quinze jours ; à un théâtre où l'on joue un peu de tout, mais qui est assurément de ceux où l'on ne retourne pas, et enfin au « Bain de santé Botton ».

Ce dernier établissement est l'institution la plus populaire de la ville. « Botton » est le nom du propriétaire, lequel est en train de faire fortune à la suite de l'enthousiasme déployé — à sa plus grande surprise d'ailleurs — par les officiers anglais à l'endroit des bains...

Le cirage des bottes, une des plus douces récréations de Salonique, doit être rangé parmi les industries nationales de la Grèce. S'asseoir pour boire des petites tasses de l'épais café turc et avoir en même temps ses chaussures cirées, c'est pour un Grec passer son après-midi d'une façon on ne peut plus charmante.

Un cirleur, en Grèce, s'appelle un « lustros ». Quoiqu'il soit ordinairement fort jeune, le « lustros » est un véritable artiste et il ne se tiendrait certainement pas quitte devant le « cirage » plutôt sombre dont se contentent les petits cirleurs anglais. Le « lustros » enlève d'abord de votre chaussure, et de façon méticuleuse, les moindres parcelles de boue, et se met ensuite à frotter le cuir de manière à avoir un terrain propre et net sur lequel travailler. Après quoi, il applique le cirage, non point en se servant de la brosse, mais à l'aide

d'instruments spéciaux en métal et aussi d'éponges.

Quand, après avoir étalé le cirage et avoir brossé, il est parvenu à obtenir un éclat satisfaisant, vous vous imaginez que le travail est terminé ? Il ne fait que commencer ! Le « lustros » obtiendra des reflets nouveaux et plus brillants en étalant sur votre chaussure une sorte de pâte incolore qu'il va se mettre à brosser jusqu'à ce qu'il se trouve en présence d'un brillant particulier, auquel il donnera l'éclat suprême en frottant le cuir à l'aide d'un morceau de velours. Et il termine son travail en appliquant sur le bord des semelles et des talons une sorte de vernis...

Si pendant toute cette opération, vous essayez de retirer votre pied avant qu'il soit temps, le « lustros » le frappe impérieusement du revers de sa brosse. Les « lustros » qui font de bonnes affaires, ont même une petite clochette en nickel, qu'ils agitent pour attirer votre attention lorsque, ayant fini avec un pied, ils veulent attaquer l'autre.

Pour tout ceci, vous payez au « lustros » dix leptas, soit deux sous, et vous vous éloignez avec le sentiment très net que vos pieds refusent...

Les « Chasseurs volontaires »

(Tyrolienne.)

Lorsque l'Italie, reniant à jamais la Triplice, se fut rangée, dans le conflit européen, à côté des alliés, un concert d'imprécations haineuses et violentes s'éleva dans toute la presse austro-boche contre la fourberie et la trahison welsches. En même temps, les mêmes journaux vantaient, en des articles dithyrambiques, l'enthousiasme qui s'était emparé du peuple autrichien et en particulier de la population du Tyrol, à l'idée de partir en guerre contre « l'ennemi héréditaire ».

De quinze à soixante-dix ans, proclamaient les gazettes, il n'est pas un homme dans tout le Tyrol qui n'ait couru aux armes pour voler à la frontière. Toutes les sociétés de tireurs se sont muées en corps de chasseurs volontaires. Dans les villages, on ne voit plus que des femmes, des enfants et de tout vieux hommes. L'enthousiasme est indescriptible.

Or, le *Vorwärts* — on n'est jamais trahi que par les siens — nous apprend dans un de ses derniers numéros ce que fut en réalité cet enthousiasme des campagnes tyroliennes et avec quelle ardeur les « volontaires » volèrent à la frontière.

Il y a quelques années, raconte la feuille allemande, les aubergistes de certain district tyrolien apprirent avec stupeur que la société des tireurs de la contrée avait décidé de transporter son stand dans un autre district. Pour les dépitants, c'était là un coup des plus terribles, car nul n'ignore que les fêtes et exercices de tir se terminent régulièrement par de joyeuses beuveries et de plantureux festins organisés à tour de rôle dans les différentes auberges du pays.

Après avoir longuement délibéré, messieurs les aubergistes eurent une idée géniale : en corps, ils entrèrent dans la société des tireurs, obtinrent ainsi la majorité, et, à l'assemblée générale suivante, réussirent à faire échouer la proposition qu'ils redoutaient.

Puis, heureux de leurs succès, ils ne s'inquièrent plus de la confrérie des tireurs, si ce n'est le jour où elle venait festoyer chez eux.

Mais voici que soudain la guerre est déclarée. Un décret impérial militarise toutes les sociétés de tireurs et fait de chacun de leurs membres, bon gré, mal gré, un soldat.

Nos aubergistes, qui, pour la plupart, n'avaient jamais tenu d'arme à feu dans leurs mains et ne connaissaient d'autres canons que ceux qu'ils servaient à leurs clients, essayèrent, affolés, de résister.

Mal leur en prit ! Au petit jour, la maréchaussée vint les cueillir. On leur fit endosser un uniforme gris-bleu. On leur mit un fusil au poing, un sabre aux côtés, un lourd sac sur le dos et : « En avant, marche ! »

C'est ainsi qu'ils « volèrent » à la frontière comme « chasseurs volontaires » !

Trou la la ! Trou la la !
Trou la la ! Trou la la !

Pièces à dire.

LE PAS DE L'OIE

Ils défilent au pas de l'oie,
Ein, zwei, sans que la jambe ploie.

Rude, raide, rogue, leur chef,
Accourré comme une guérite,
Et le monocle dans l'orbite,
Profère un commandement bref.

Ils défilent au pas de l'oie,
Ein, zwei, sans que la jambe ploie.

Au rythme sec et relevé,
Du tambour plat, du fifre allègre,
Qui vrille l'air de son trille aigre,
Les bottes battent le pavé.

Ils défilent au pas de l'oie,
Ein, zwei, sans que la jambe ploie.

Et lourdement, et gravement,
Devant le chef, droit comme un terme,
Le compas s'ouvre et se referme,
D'un identique mouvement.

Ils défilent au pas de l'oie,
Ein, zwei, sans que la jambe ploie.

Leur facies reste figé ;
C'est bien la brute aveugle et sourde,
Applicant son âme de gourde
A l'automatisme exigé.

Ils défilent au pas de l'oie,
Ein, zwei, sans que la jambe ploie.

Et l'on constate en vérité
Qu'en dépit du Welch qui raille,
Cette démarche de volaille,
Sied bien à leur mentalité.

Ils défilent au pas de l'oie,
Ein, zwei, sans que la jambe ploie.

ARMAND MASSON.

NOUVELLES DU PAYS

Aux Nantais.

Le maire de la ville de Nantes, ne pouvant adresser ses vœux individuellement à tous ceux de ses concitoyens qui sont au front des armées, prie le *Bulletin* de leur exprimer au nom du conseil municipal et au sien sa sympathie, son admiration et ses souhaits.

Interprète de la population nantaise, il salue pieusement les morts glorieux, honneur et orgueil de la cité.

Il s'incline devant tous les soldats de France, héros de la grande guerre de libération. Avec eux, il n'a qu'une pensée : la Patrie ! Avec eux il n'a qu'un vœu : la Victoire !

Aux Corrèziens.

Le succès de l'emprunt, tant par le nombre de milliards versés que par la masse de souscripteurs, indique la confiance inébranlable de la nation dans le succès final et le souci que nous avons tous de procurer à notre armée l'outillage nécessaire pour économiser les vies de nos enfants.

Le maire et le conseil municipal de Brive envoient à nos héroïques soldats le témoignage de leur admiration pour leur noble vaillance et les vœux les plus ardents pour que, grâce aux immenses ressources des alliés et à leur entente, chaque jour plus étroite, la victoire vienne bientôt couronner leurs efforts.

Aux Marseillais.

Les soldats permissionnaires sans famille des Bouches-du-Rhône ou des régions envahies, ainsi que les réformés n° 2, seront accueillis à Marseille, logés et nourris pendant leur congé,

par les soins du Comité d'assistance dont le siège est situé 6, rue Papère.

Le préfet, le maire, le président du conseil général et le président de la chambre de commerce patronnent cette œuvre patriotique qui fonctionne depuis novembre 1915 et rend les plus grands services.

Le Bombardement de Paris

(5 janvier 1871.)

Le 5 janvier est une date anniversaire que, même au milieu des horreurs commises par les Allemands dans la guerre actuelle, on ne doit point laisser passer en silence, car c'est ce jour-là, il y a quarante-cinq ans, que commença le bombardement, non point seulement des forts et des ouvrages militaires de Paris, mais de la ville elle-même, de ses monuments, de ses hôpitaux.

L'investissement de la capitale avait été achevé le 19 septembre 1870, mais il avait fallu un certain temps aux Prussiens pour amener leurs gros canons et les monter autour de la ville. Le 21 décembre, leurs préparatifs terminés, ils ouvrirent un feu violent sur les forts de l'Est, Nogent et Rosny, puis continuèrent le bombardement par les forts du Sud. Mais cette opération militaire et conforme aux lois de la guerre ne pouvait leur paraître suffisante ; toujours hantés par l'idée qu'il faut inspirer partout la terreur, ils avaient conçu le plan d'atteindre également les non-combattants, de frapper la population civile et de détruire les chefs-d'œuvre de l'architecture.

Le 5 janvier 1871 ils eurent la joie de commencer leur infâme besogne ; les premiers obus, dépassant la zone des forts, tombèrent sur la partie de la ville en deça de la rive gauche de la Seine. Prenant pour point de mire les dômes, les tours, les flèches, les clochers, ils dirigèrent leur tir sur le Panthéon, les Invalides, le Muséum, le Luxembourg, en même temps qu'ils répandaient un déluge de projectiles sur Auteuil et sur Passy.

C'était là, déjà, un joli travail ; il ne suffit point à les contenter, et ils ne tardèrent point à trouver mieux. La Croix-Rouge de Genève, arborée sur les hôpitaux, leur parut une précieuse indication. Dans la nuit du 8 au 9 janvier, ils criblèrent d'obus l'hôpital de la Pitié, causant d'énormes dégâts dans les bâtiments et faisant de nombreuses victimes parmi les blessés, les malades et les infirmiers de cet établissement.

Le Gouvernement de la Défense nationale inséra une protestation indignée dans le *Journal officiel* du 10 janvier.

Mais qu'importait une protestation aux Prussiens ? Ils savaient bien ce qu'ils faisaient, et cette protestation ne leur fut qu'un encouragement de plus à persévérer dans l'emploi de leurs procédés sauvages. Une protestation, rédigée par les agents diplomatiques étrangers résidant à Paris n'eut pas plus de succès ; elle fut envoyée à Bismarck, mais le chancelier de fer n'était pas homme à s'arrêter devant des manifestations de ce genre, et il l'accueillit avec son rire épais de soudard, se gaudissant de voir les Parisiens « cuire dans leur jus ».

Le bombardement dura du 5 au 27 janvier, et fit dans la population civile 383 victimes, dont 115 femmes et 67 enfants. Si ce chiffre ne fut pas plus élevé, ce n'est qu'aux précautions prises par les habitants des quartiers bombardés qu'on le doit ; ceux-ci se réfugièrent dans leurs caves, ou cherchèrent des asiles plus sûrs dans les autres quartiers de la ville, que leur éloignement des lignes prussiennes mettait hors de la portée des grosses pièces d'artillerie.

Cet attentat contre l'humanité, contre le droit des gens ne fut point puni ; la victoire de la Prusse la sauva alors du châtement ; mais les temps sont proches où la justice

reprenra ses droits. Aux crimes de la guerre actuelle viendront naturellement s'ajouter les crimes d'il y a quarante-cinq ans, et, en vengeance ceux-là, les armées des alliés victorieux vengeront également ceux-ci.

Paul GAULOT.

Fantaisies.

Le Brodequin

Par une brûlante après-midi du mois d'août 1472, un homme descendit dans les souterrains du château de Maupigre.

Bien qu'il fût accompagné d'un rustre qui semblait lui indiquer le chemin, cet homme n'était pas un touriste. C'était un simple sorcier.

Une vieille lavandière affirmait l'avoir vu converser avec les crapauds et les stryges. Il avait le pouvoir précieux de changer les asticots en grains de corail, et lui-même il se muait en puce, paraît-il, pour aller partager la couche des nobles dames d'alentour.

A l'aide de trois quadruples courroies et de quatre triples cordes, cet homme fut assujéti sur un lit de camp, et comme on craignait sans doute qu'il ne s'envolât malgré ses liens, on lui introduisit, en outre, le pied dans un bloc de chêne creux appelé « brodequin », lequel était muni d'un cric.

Quand il fut ainsi accoutré, notre individu n'eut pas la peine de se demander où il était car, en face de lui, précisément ces mots étaient peints en belles lettres gothiques : *Chambre de la question.*

Au bout d'un petit temps, la chambre en question (ou de la question) fut envahie par divers personnages : près du patient vinrent se ranger le greffier et le médecin d'abord ; maître Jehan Torticol, tourmenteur juré, et, ses valets.

A quelques pas devant lui, s'assirent messieurs de l'officialité et messire Testevuide, procureur du roi. Messire Gourde, bailli du palais, s'installa plus loin, et les sergents qui l'accompagnaient demeurèrent debout, le petit doigt sur la couture de leurs chausses.

Maître Jehan Torticol s'assura que le brodequin était convenablement disposé et que sa vis astringente, fonctionnait bien. Ces choses constatées, il cria, non sans fatigue :

— Nous sommes prêts !
— Gaspard Tripemai, glapit le procureur du roi en s'adressant au prévenu, vous êtes convaincu de sorcellerie, vous avez eu commerce avec des vipères ! Est-ce vrai ?

— Non.
— Servez ! fit le procureur.
Torticol tourna la poignée de son cric, et l'on entendit craquer gaiement les os du patient.

— Vous vous rendez régulièrement au sabbat. Vous buvez le sang des jeunes enfants. Est-ce exact ?

— Non.
Sur un signe du magistrat, la clef fit un second tour et les os craquèrent de rechef.
— Vous avez fait couvrir une barbe par un rat aveugle afin de lui faire pondre des perles fines. En conviendrez-vous ?

— Non.
— Avant que d'ordonner au tourmenteur juré de poursuivre son œuvre et pour vous encourager à avouer vos crimes, j'aurai pitié de vous, Tripemai ; peut-être avez-vous quelque observation à faire ? S'il en est ainsi, parlez... Avez-vous une requête à formuler ?

— Oui.
— Relativement à... ?
— Relativement à ceci, fit Tripemai. Et du regard il désigna le brodequin.

— Bien, répondit le procureur. Greffier, inscrisiez tout ce que vous entendez.

Se tournant ensuite vers le patient, il reprit, un peu goguenard :

— Qu'avez-vous à réclamer touchant ce brodequin ? Ne trouvez-vous pas qu'il vous aille bien ?

— Si.
— Pensez-vous qu'il manque d'élégance ?
— Non.
— De légèreté ?
— Non plus.
— Que demandez-vous, alors ?

— Tripemai toussa légèrement et, baissant les yeux avec timidité :
— Je voudrais simplement avoir la pouture au-dessus, répondit-il.

George AUDIOL.

EN ZIG-ZAG

A Rome, il y a quelque temps, le cardinal allemand Hartmann alla rendre visite au cardinal anglais Gasquet :

— Je ne vous parlerai pas de la guerre, lui dit-il.

— Et moi, je ne vous parlerai pas de la paix, lui répondit le cardinal Gasquet.

Au théâtre, un tout petit monsieur est placé derrière une très énorme dame. Il ne verra rien du spectacle. L'ouvreuse s'approche :

— Monsieur, désirez-vous des jumelles ?...
— Non, mais si vous avez un périscope...

LA CUISINE DU TROUPIER

La potée des tranchées.

Trier et laver des choux, les ébouillanter et les laisser égoutter. Couper du lard maigre en petits morceaux, le faire rissoler en plein feu, y ajouter les choux. Mettre ensuite carottes, oignons, navets, poireaux, céleris émincés, quelques pommes de terre, assaisonner le tout et arroser de bouillon.

Laisser bouillir et mijoter à petit feu jusqu'à ce que les légumes soient très cuits.

Faire rôtir en même temps un bon quartier de porc ; lorsqu'il est cuit, le détailler en tranches ou en petits morceaux, verser la graisse du rôti sur les légumes et servir très chaud avec un morceau de porc par homme.

(Reçu du front.)

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Charade.

Mon premier est en nous.
Mon deux est une mesure.
Mon trois est un jeu.
Mon tout est une capitale d'Europe.

Carré.

Ville d'Algérie. — Projectile. — Obscurité. — Illustre famille d'Italie.

Devinette.

Six moineaux sont sur un arbre, un chasseur tire dessus et en tue deux ; combien en reste-t-il ?

SOLUTIONS DU N° 164

Charade.

Mou — Choir — Mouchoir.

Suppression de consonnes.

Et le combat cessa faute de combattants.

Métagramme.

Editeur. Erudite. Réduite. Etudier. Tièdeur.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

BLOC-NOTES

— M. Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat du ravitaillement et de l'intendance, s'est rendu à Dijon, à Lyon et à Marseille pour installer le comité consultatif d'action économique des 8^e, 14^e et 15^e régions.

— Mme Raymond Poincaré et Mme Isvolski, femme de l'ambassadeur de Russie, ont visité jeudi le dispensaire pour enfants malades de la rue Jean-Lantier.

— Le prince de Monaco a reçu dans une longue audience M. Vesnich, ministre de Serbie, et lui a remis 10.000 fr. au profit d'œuvres de bienfaisance serbes.

— Le cardinal Mercier, archevêque de Malines, a traversé la Suisse, se rendant à Rome, où il doit être reçu par le pape.

— La société des gens de lettres a nommé, par acclamation, membres correspondants l'écrivain norvégien Johann Bojer et le courageux rédacteur en chef du *Telegraaf*, M. Schroeder.

— Le gouvernement anglais a avisé les autorités grecques de son intention de transformer l'« Achilleion », propriété du kaiser, à Cortou, en hôpital pour les blessés serbes.

— L'« Apollodore de la Paix », le panneau de M. Albert Besnard, que l'on croyait perdu ou volé, vient d'arriver à New-York, après un retard d'un mois.

— Le général Rambet, commandant la subdivision de Périgueux, a été tué dans un accident d'automobile.

— Prenant en considération les représentations des Etats-Unis, le Gouvernement français a mis en liberté plusieurs sujets allemands pris récemment par un croiseur français à bord de vaisseaux américains.

— Le faux docteur Itzka Garfunkel, compromis dans l'affaire du docteur Lombard, a été arrêté à Genève.

— M. Herriot, maire de Lyon, a fait mercredi à Lausanne une conférence sur la création d'une foire à Lyon pour le commerce occidental. L'affluence était très nombreuse.

— On annonce officiellement qu'au 8 janvier 1916 il y a dans les Iles-Britanniques 2.422 établissements de munitions placés sous le contrôle de l'Etat.

— Le conseil municipal de Clichy a remis, en séance, la Croix de guerre à M^{me} Demarque, infirmière volontaire, à laquelle son courageux dévouement et son admirable conduite sous le feu même ont valu une élogieuse citation.

— Un certain nombre de réfugiés serbes, parmi lesquels se trouvaient trente-trois enfants de douze à seize ans, sont arrivés au collège de Fontainebleau.

— Sur l'intervention du roi Alphonse XIII, l'empereur d'Autriche a gracié huit sujets russes condamnés à mort, dont un correspondant du *Novoe Vremia*.

— En Angleterre, il ne sera désormais donné aucune suite aux demandes de licence pour la profession de jockey si le postulant ne peut prouver qu'il s'est engagé dans l'armée ou qu'il a été refusé par la commission de réforme.

— Le Vésuve, dont le cratère, depuis quelques jours, se couronnait de légers nuages de fumée, a émis, le 2 janvier, une abondante coulée de lave incandescente.

— Un soldat du 20^e territorial du génie, M. Louis Laroche, de la classe 1893, venu en permission à Paris, a été tué par l'explosion d'une grenade qu'il avait apportée avec lui et dont il voulait montrer le fonctionnement.

— Par mesure de précaution, la municipalité de Nancy a fait transférer à Troyes toutes les œuvres d'art de ses musées.

— On annonce la mort de M. Francis Charmes, membre de l'Académie française, directeur de la *Revue des deux Mondes*, ancien député et sénateur du Cantal, ancien ministre plénipotentiaire, qui a succombé à l'âge de soixante-sept ans ; — de M. Jean-Michel Christophe, ancien député et conseiller général de l'Isère.

— A la Bourse de Genève, le change sur Berlin est descendu à 92 fr. 50 (au lieu de 125). Le change sur Vienne a été coté 60 fr. 50 (au lieu de 105).

LES USINES DE GUERRE

L'Usure du Matériel de guerre

Si la guerre n'avait duré que très peu de temps, comme beaucoup de gens le croyaient quand elle a commencé, chacun des belligérants l'aurait faite avec le matériel dont il disposait au moment de l'ouverture des hostilités. Même en admettant que les fabrications n'eussent pas été interrompues, la quantité du matériel, c'est-à-dire le nombre des canons, des fusils, des mitrailleuses, etc., n'aurait pas beaucoup changé pour chaque pays, avant que la décision fût intervenue. Mais la prolongation de la guerre amène des conditions toutes nouvelles. D'une part, les belligérants ont le temps de créer un matériel qui leur manquait, et dont la possession constituait pour l'ennemi un avantage redoutable : par exemple, les Alliés ont fabriqué l'artillerie lourde qui leur a tant fait défaut, au moment où l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie seules en étaient bien munies. D'autre part, le matériel existant perd de sa valeur au fur et à mesure qu'il a servi davantage, et le moment arrive où il est hors d'usage. C'est une question dont se sont préoccupés depuis longtemps ceux qui ont charge de prévoir les besoins de l'armée et d'y pourvoir.

La vie d'un canon, comme celle d'un fusil ou d'une mitrailleuse, n'a qu'une durée limitée, et d'autant plus courte que l'emploi en a été plus intensif. Certains canons, comme on sait, sont hors de service après un nombre de coups très restreint : par exemple, les très grosses pièces de marine, et aussi ces pièces à très longue portée dont les Allemands se servent pour envoyer de loin des obus « colossaux » sur Dunkerque, sur Châlons, sur Nancy. C'est que, plus le projectile est lourd, plus l'usure est rapide, et les projectiles lancés par ces pièces monstres pèsent dans les environs de mille kilos. La puissance énorme des explosifs employés et la haute température qu'ils déterminent contribuent aussi à déteriorer très vite les canons.

L'artillerie légère a la vie plus dure, et il y a de nos pièces de 75 qui ont tiré un nombre très respectable de coups sans rien perdre de leurs excellentes qualités. Pour tant ces pièces s'usent aussi, bien que plus lentement, et il est sage d'en tenir compte.

Le mécanisme de cette usure est facile à comprendre dans ses grands traits. Imaginez un 75 tout neuf, en parfait état. Le coup part : c'est-à-dire l'obus est chassé dans le tube de la pièce par la force expansive des gaz qui la déflagration de la charge a mis en liberté. Comme le projectile remplit exactement l'âme de la pièce, parce que sa ceinture de cuivre s'applique exactement sur les rayures de cette âme, la force des gaz est employée tout entière à chasser le projectile. Mais quand la pièce a beaucoup servi, l'expérience montre que peu à peu ces rayures tendent à s'effacer, et le tube de la pièce tend à se dilater. Alors qu'arrive-t-il ? Le projectile ne remplit plus exactement ce tube ; une partie plus ou moins grande des gaz qui doivent le chasser file autour de l'obus et passe devant lui. On a pris des photographies instantanées d'un coup de canon. On voit sur l'épreuve qu'immédiatement avant la sortie du projectile un anneau gazeux s'élança hors de la bouche de la pièce, doué d'une vitesse beaucoup plus grande que celle

dont l'obus même est animé. Cet anneau, ce sont les gaz qui se sont échappés entre l'âme de la pièce et la ceinture de cuivre du projectile.

Dès lors, plus la pièce sera fatiguée, plus son âme se sera dilatée, plus la proportion des gaz qui s'échappent ainsi sera grande. En d'autres termes, la force qui chasse le projectile au dehors sera diminuée d'autant. Donc sa vitesse diminuera, et le coup sera plus court. En même temps, le tir devient moins sûr, les écarts plus considérables. On voit comme il peut être grave de continuer à employer des canons qui ne refusent pas le service, mais qui sont usés. Merveilleux instruments de précision quand ils étaient intacts, ils ne méritent plus confiance lorsqu'ils ont vieilli.

A ce mal il n'y a qu'un remède, et il est radical : c'est de remplacer les canons en temps voulu. Comme on l'a fait observer avec raison, il est préférable de changer en même temps les quatre pièces d'une batterie, qui ont bien des chances de s'être usées à peu près autant les unes que les autres, et de ne pas joindre des pièces neuves à d'autres qui ont déjà servi longtemps.

Par conséquent, nos usines n'ont pas seulement à produire les munitions et le matériel neuf nécessaires. Il faut encore qu'elles refassent continuellement le matériel qui est en service : réparation de ce qui peut encore servir (on n'a pas besoin de remplacer un canon tout entier ; pourvu que le tube soit changé, l'affût et le reste peut encore être utilisé) et construction ininterrompue de matériel à la place de celui qui devient hors d'usage.

Comme ce ne sont pas seulement les canons qui s'usent ; comme les fusils, les mitrailleuses, les automobiles, etc., n'ont pas non plus une durée indéfinie, on voit quelle tâche s'impose à l'industrie. Le travail qui se fait à l'intérieur du pays, pour la guerre, a donc une importance décisive. L'Allemagne l'avait bien compris, et la production de ses industries de guerre est formidable. Elle avait le bénéfice d'une préparation méthodique et savante. Nous étions distancés de beaucoup, et nous en avons cruellement souffert. Contre cette supériorité mécanique, la bravoure la plus héroïque ne pouvait pas grand-chose.

Mais peu à peu, grâce à un effort d'organisation intelligent, grâce au dévouement de tous les intéressés, grâce à l'esprit de sacrifice et au patriotisme de la classe ouvrière française, nous avons rattrapé le terrain perdu. De plus en plus, nous luttons à armes égales. Les munitions ne manquent plus, le matériel de toutes sortes est constitué ; ce qui est usé se répare ou se remplace. Nous avons compris comment cette guerre devait être faite, quelles étaient les conditions du succès, et nous avons agi en conséquence. Nos alliés nous suivent dans cette voie. Quand ils nous auront rejoints, l'heure de la défaite définitive de l'Allemagne aura sonné.

La Fabrication des explosifs

La fabrication des explosifs doit se développer à mesure qu'augmente le nombre des usines métallurgiques produisant des corps d'obus de tous calibres. Ces jours derniers, le Gouvernement a donc déposé un crédit additionnel aux crédits de 1915 se montant à 44 millions pour le service des poudres (bâtiments et outillage). Les achats, constructions et installations dont

il s'agit, ont déjà fait l'objet, en 1915, d'ouvertures de crédits atteignant 51.300.000 fr.

La dépense restant à affecter aux poudreries de Vonges, de Saint-Chamas, de Toulouse, de Saint-Médard, d'Angoulême, du Ripault, de Pont-de-Buis, du Moulin-Blanc et de Sevran-Livry est évaluée par l'administration à 63.050.000 fr.

Mais sur ce chiffre, une partie des dépenses, soit 18.650.000 fr., ne pourra pas être payée sur l'exercice 1915. Le chiffre du crédit additionnel à ouvrir serait donc ramené de 63.050.000 fr. à 44.400.000 fr.

Chez nos Alliés

RUSSIE

Les ouvriers russes visitent le front.

Le journal officiel russe *Nach Vostnik*, raconte qu'une délégation d'ouvriers travaillant dans les arsenaux de Pierre-le-Grand, à Pétrograd, vient de se rendre au front de la division des chasseurs sibériens, afin d'apporter à leurs camarades mobilisés les amitiés de la classe ouvrière et de remettre à ces vaillants des dons en nature. Cette visite des ouvriers sur le front de guerre est la première depuis le début des hostilités.

La rencontre des travailleurs et des soldats fut des plus émouvantes. Après avoir visité les tranchées aménagées en vue de la campagne d'hiver, un des ouvriers faisant partie de la délégation, prononça ces quelques paroles :

Chers frères et guerriers intrépides,

Les employés, les contremaîtres et les ouvriers des arsenaux de Pétrograd s'inclinent jusqu'à terre devant vous et vous envoient leurs salutations les plus cordiales ; ils vous souhaitent d'obtenir une victoire brillante sur l'ennemi outrecaudant qui a osé lever son épée contre la sainte Russie et sa nation.

Frères guerriers, vous vous trouvez face à face avec l'ennemi, vous lutez avec un héroïsme inouï et vous défendez la Russie ! Nous sommes venus vous dire : Merci ! merci de tout cœur ! Mais nous sommes également venus vous faire savoir que dans l'arrière lointain de la Russie, il y a beaucoup de monde qui veut aussi la victoire sur l'ennemi et qui, indirectement, lutte contre lui en préparant tout ce qui est nécessaire pour le vaincre. Ce monde, ces gens préparent non seulement les armes et les obus, mais font aussi tout leur possible pour soulager vos familles, pour venir en aide aux blessés militaires et pour vous envoyer à vous-mêmes linge, tabac, vêtements chauds, etc. Recevez donc nos remerciements répétés et chaleureux et continuez à remplir votre devoir sacré comme vous l'avez juré à l'empereur et à la patrie. Vive l'armée russe invincible !

Cette allocution simple, mais sincère, a beaucoup ému les soldats ; aussi, un sous-lieutenant des chasseurs sibériens répondit-il à la délégation ouvrière :

Messieurs les représentants des ouvriers, Veuillez bien transmettre à ceux qui vous ont envoyés ici nos remerciements cordiaux pour les colis que vous avez eu la peine d'amener, mais surtout pour les sentiments d'amour qu'ils manifestent à notre égard. Dites à nos frères de l'arrière que nous ne craignons pas notre ennemi, que nous n'avons peur ni devant ses machines diaboliques, ni devant ses ruses grossières, ses gaz asphyxiants, ses obus de gros calibre ; nous ne craignons pas le froid, ni aucune privation, car nous savons que toute la grande Russie pense à nous, nous aime, attend de nous la victoire ; et nous serons victorieux !

Nous tous qui combattons au front — paysans, ouvriers, employés — nous jurons de ne pas retourner dans nos foyers tant que nous n'aurons pas vaincu notre odieux ennemi ; nous ne déposerons les armes que le jour où lui-même demandera la paix à notre petit père le tsar !

EN ANGLETERRE

Un avertissement de M. Lloyd George.

Londres, 5 janvier. — Au cours des débats qui ont eu lieu hier soir à Chambre des communes sur la loi des munitions, M. Lloyd George a donné un avertissement sérieux aux ouvriers anglais, dans les termes suivants :

« J'espère que la Chambre des communes n'augmentera pas les difficultés de ma tâche... »

« Elle est beaucoup plus sérieuse que je ne prévoyais. La longueur de la guerre en dépend. Il s'agit de savoir si nous sommes capables ou non de produire une quantité suffisante de munitions de guerre.

« Aurons-nous terminé la guerre à la fin de cette année? cela ne dépend pas des soldats. Ils ont rempli leur rôle d'une façon héroïque. (Applaudissements.) Cela ne dépend pas non plus du Gouvernement; cela dépend entièrement — je parle en toute connaissance de cause d'après les documents que j'ai examinés pendant les derniers jours et même aujourd'hui — des ouvriers de ce pays, s'ils font ce que les ouvriers français ont fait, d'après le rapport de la commission de main-d'œuvre, et, laissant de côté résolument les conditions d'avant-guerre, ne quittent pas leurs ateliers.

« S'ils refusent d'agir ainsi, je ne puis prévoir quel sera le résultat, mais s'ils se conforment à ce que je leur demande, je puis dire que d'eux, et d'eux seuls, dépend la victoire définitive de l'empire et des destinées de la race humaine, qui marquera dans l'histoire une page indélébile à l'honneur du mouvement ouvrier. »

La question de la main-d'œuvre.

La presse anglaise publie un compte rendu officiel de la réception, le 31 décembre, par MM. Asquith et Lloyd George, de la délégation de l'« Amalgamated Society of Engineers », c'est-à-dire des syndicats des mécaniciens, au sujet du projet amendé de la loi des munitions.

M. Asquith a souligné la nécessité absolue d'étendre le plus possible la main-d'œuvre habile en lui adjoignant une main-d'œuvre non expérimentée ou à demi expérimentée, si l'on veut produire des quantités suffisantes de munitions sans être obligé d'en acheter à l'étranger des stocks excessifs, de tels achats comportant de graves désavantages financiers.

M. Asquith a déclaré que le gouvernement est prêt à introduire dans le projet les garanties demandées par la société en ce qui concerne les salaires et les conditions de travail, pourvu que la société s'engage elle-même à faire son possible pour donner partout dans le pays la plus grande extension à la convention relative à l'accroissement de la main-d'œuvre conclue le mois dernier.

La délégation a ensuite adopté une résolution par laquelle elle accepte, au nom de sa société, les propositions du gouvernement relatives à l'extension de la main-d'œuvre, s'engageant à donner à cette extension son active coopération.

LA MAIN-D'ŒUVRE INDIGÈNE

On s'est décidé, après les excellents résultats obtenus dans nos usines de guerre avec l'emploi des ouvriers annamites, à utiliser sur une plus grande échelle la main-d'œuvre indigène. Mais, pour entourer cette innovation de toutes les garanties nécessaires, on a jugé utile de créer, au ministère de la guerre, un service central, rattaché à la direction des troupes coloniales et chargé de l'organisation et de la surveillance des ouvriers indigènes, civils et militaires.

Appelé « Service d'organisation et de surveillance des travailleurs coloniaux en France », il se compose d'un chef de service et d'un personnel comprenant des représentants des différents services intéressés (guerre, colonies, services employeurs).

Ce personnel, dont l'expérience permettra de fixer l'importance, sera mis à la disposition du chef de service au fur et à mesure des besoins.

Le nouveau service aura dans ses attributions : 1° l'étude, d'accord avec le ministère des colonies, de toutes les questions se rattachant au recrutement et à l'administration de la main-d'œuvre coloniale (encadrement, habillement, hygiène, discipline, etc.); 2° la préparation, d'accord avec les services intéressés, de tous règlements et instructions nécessaires pour fixer les conditions d'utilisation de la main-d'œuvre indigène dans les établissements de l'Etat ou services extérieurs; 3° la correspondance avec les services employeurs (centralisation des demandes de personnel indigène et répartition entre les divers services); 4° la surveillance du travail dans les établissements et le contrôle des prescriptions réglementaires édictées à cet effet.

Le nouveau service fonctionne depuis le 1^{er} janvier.

Quelques considérations sur l'artillerie lourde

Parmi les enseignements que la guerre actuelle a mis en relief, il en est peu qui soient aussi indiscutables que la nécessité pour une armée moderne de posséder une artillerie lourde, nombreuse et puissante. Et, cependant, quelques jours avant le début du grand conflit, cette nécessité était encore à peine discutée, en France du moins, car en Allemagne, la question était résolue depuis une quinzaine d'années.

Mais les errements du passé sont chose morte. Notre artillerie lourde, embryonnaire en 1914, est, dès à présent, en mesure de tenir tête à celle de l'adversaire, en attendant l'heure — qui viendra — de sa supériorité.

La question du matériel d'artillerie lourde est plus complexe qu'il ne semble au premier abord. Sans tomber dans la trop grande multiplicité des calibres, il est pourtant nécessaire de posséder plusieurs types différents de gros canons, qui tous ont leur tâche personnelle bien définie.

Une revue rapide des différents calibres employés chez notre adversaire, qui, seul, en 1914, possédait toute la gamme des canons et mortiers lourds appropriés à la tactique moderne, nous conduit à inférer qu'une armée doit disposer :

1° D'une artillerie lourde de corps d'armée, composée de pièces relativement peu pesantes, 2.000 à 2.800 kilogrammes, sur avant-train, attelées comme l'artillerie de campagne à six chevaux et capables de suivre l'infanterie à toutes les allures et dans tous les terrains. L'obusier léger de 105, modèle 1898, et l'obusier lourd de 150, modèle 1902, représentent ce type dans l'armée allemande. Ces obusiers tirent des projectiles pesant respectivement 15 et 40 kilogrammes, par conséquent très efficaces au point de vue de la contenance explosive. Leur portée maxima est à peu près celle de l'artillerie de campagne qu'ils sont à même de gêner très sérieusement. Leur utilité très grande dans la guerre en rase campagne n'est pas moindre dans la guerre de tranchées où leur tir plongeant leur permet d'atteindre les retranchements plus complètement que les pièces à tir de plein fouet.

2° D'une artillerie lourde d'armée comprenant des canons plus pesants, attelés à dix et douze chevaux, pesant en général de 4.000 à 6.000 kilos et tirant sur plates-formes démontables. Chez nos adversaires, cette artillerie lourde d'armée se compose de canons longs : 100, 130 et 150, à portée variant entre 11 et 13 kilomètres, et de mortiers de 210 jusqu'à 9 kilomètres un obus de 110 kilos. Ces canons pesants suivent difficilement dans une offensive très rapide, non pas que l'allure des troupes d'infanterie soit trop vive — on pourrait y remédier en substituant aux chevaux des tracteurs automobiles — mais surtout parce que les péripéties de la guerre en rase campagne s'opposent fréquemment au montage des plates-formes de tir.

3° D'une artillerie lourde de siège, se composant de mortiers à longue portée, 280, 305, 420, et de pièces de marine sur affûts-trucks. Cette artillerie formidable et extra-pesante n'emploie naturellement que la traction automobile, à moins que l'affût du canon monstrueux ne reste perpétuellement sur les rails d'un Decauville, que l'on prolonge au fur et à mesure des besoins de la mise en batterie.

Ce matériel formidable, qui n'était destiné tout d'abord qu'à la destruction des forts adverses, se trouve à présent, en raison de la tournure prise par les opérations, utilisé par les Allemands sur tout le front.

C'est ainsi que des pièces de marine de 380 ont bombardé Dunkerque.

Il n'y avait pourtant là rien de bien extraordinaire. Depuis l'année 1858, qui vit l'invention du freinage et de la rayure, et l'apparition du canon moderne, les ingénieurs n'ont cessé de diriger leurs recherches dans le sens de l'augmentation de la portée et de la pénétration. Dès 1875, les canons de marine en acier pouvaient tirer à 15 kilomètres.

De ce moment, la compétition était ouverte. Krupp, Armstrong, Schneider Canet, rivalisèrent d'ingéniosité et fabriquèrent des pièces de 240, de 270 et même de 420, frettées jusqu'à la bouche, et dont la longueur était de cinquante fois le calibre.

Ces mastodontes pesaient 130 et 140 tonnes et lançaient des obus de 1.000 kilos. Vers 1885, au Creusot, une de ces pièces monstres fut construite : elle pesait 134 tonnes. Son obus, du poids de 1.100 kilos, perçait 1 m. 44 de fer forgé !

Les Etats-Unis et l'Allemagne n'étaient pas en retard sur la France. La maison Krupp possédait, vers 1895, une énorme pièce de 450 millimètres. La longueur de ce canon atteignait 14 m. 50, son poids 155 tonnes. Le projectile pesait 1.430 kilos.

La portée maxima croissait en même temps. De Bange, le premier, fabriqua en France, vers 1885, un canon de 340 qui atteignait dix-huit kilomètres.

En 1888, lors du jubilé de la reine Victoria, on tira un coup de canon au polygone de Shoeburghness : l'obus fut tombé à vingt kilomètres de la pièce.

Plus tard, Krupp et Schneider-Canet fabriquèrent des canons de marine et de côte pouvant tirer à 22 et 25 kilomètres.

Dès la fin du dix-neuvième siècle, on calculait qu'en donnant à une pièce de 340 m/m une grande longueur, en fabriquant un projectile plein, très allongé, et en la lançant avec une poudre spéciale, susceptible de l'animer à la sortie du tube d'une vitesse de 1.000 mètres à la seconde, on pourrait bombarder Calais avec une batterie pointée à Douvres. La largeur du Pas de Calais étant de 33 kilomètres, on voit que le bombardement de Dunkerque, en 1915, était déjà possible en 1900.

Ces bombardements à grande distance ne sont, en réalité, qu'un bluff coûteux (20.000 fr. le coup au moins). Ne nous en frappons pas.

On ne saurait en dire autant de ceux effectués à des distances de 7 à 15 kilomètres du front, portant le désordre dans les cantonnements de l'extrême arrière et troublant la quiétude des fantassins au repos.

Tant que durera la guerre de tranchées, il nous faudra augmenter notre artillerie de siège extra-lourde : mortiers à longue portée et pièces de marine tirant de plein fouet.

L'Allemagne manque de matières premières

L'Allemagne éprouve certainement une grande gêne par l'effet du blocus. En tout cas, les moyens auxquels elle est obligée de recourir pour se procurer certaines matières premières sont bien faits pour le laisser croire. Aux Etats-Unis, un grand complot et il est organisé, ayant pour objet l'expédition de contrebande de guerre : cuivre, caoutchouc, produits chimiques, etc., non seulement par colis postaux, mais dans des bagages de voyageurs.

Des femmes devaient traverser l'Atlantique sur des bateaux hollandais, avec leurs bagages remplis de caoutchouc, et se rencontrer à Rotterdam avec un agent allemand, reconnaissable au chrysanthème blanc de sa boutonnière; puis l'agent allemand devait expédier leurs bagages en consignation à différents endroits désignés par la Deutsche Bank.

En raison des mesures prises par l'Angleterre contre cette contrebande, le service des colis postaux des Etats-Unis avec la Hollande et les pays scandinaves a été suspendu le mois dernier, après le refus de la Holland-America Line de transporter à l'avenir les colis postaux expédiés par la voie de la Hollande aux puissances centrales. Le Danemark avait formulé le même refus, ne voulant pas exposer ses navires aux perquisitions. La Suède et la Hollande, également sollicitées par le gouvernement américain, n'ont pas encore donné de réponse malgré la pression exercée sur elles par l'Allemagne, dont ces incidents attestent la gêne croissante.

D'autre part, les douaniers du port de Gênes ont découvert, ces jours-ci, une grave affaire de contrebande en faveur de l'Allemagne.

Une maison italienne, tout au moins de nom, envoyait en Suisse des caisses de sardines à l'huile. A la frontière, quelques-unes de ces caisses ont été ouvertes, ce qui a permis de constater qu'elles contenaient des revolvers-browning.

Une enquête, menée avec le plus grand secret, a établi que ces marchandises prenaient ensuite le chemin de l'Allemagne.

Les autorités du port de Gênes ont procédé à des perquisitions qui ont fait découvrir que toutes les caisses renfermaient des revolvers au lieu de boîtes de sardines.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Maréchal des logis DUCHEMIN, 5^e d'artillerie à pied : étant observateur dans les tranchées et blessé par un éclat d'obus, a continué sa mission sous un bombardement intense et ne s'est laissé soigner que sa mission terminée. A peine guéri, a repris son service auprès de ses pièces qu'il maintient sous les plus violents bombardements dans un état moral parfait.

Caporal FORTÉ, 72^e d'infanterie : blessé une première fois et revenu au front s'est élancé un des premiers à l'assaut des tranchées allemandes en mettant son képi sur sa baïonnette et en criant : « En avant ! » A été blessé au cours de cette attaque.

Caporal MESSINGS, 87^e d'infanterie : caporal remarquable en tous points, d'une énergie et d'une audace à toute épreuve. S'est fait remarquer dans tous les combats. Tué glorieusement dans un poste d'écoute au cours d'un bombardement.

Caporal LELONG, bataillon du génie d'une division d'infanterie : blessé puis revenu sur le front ne cesse de donner aux sapeurs de son escouade l'exemple du sang-froid et du courage, s'offrant toujours pour les missions les plus périlleuses. A exécuté notamment dans des conditions particulièrement difficiles des travaux de sape en avant des premières lignes et plus récemment en un endroit très périlleux, malgré la fusillade et les bombes.

Aspirant MARREC, 87^e d'infanterie : engagé volontaire de la classe 1916 voyait le feu pour la première fois. Sous un bombardement violent a commandé sa section absolument comme à l'exercice et a fait preuve de beaucoup de courage et d'une grande énergie. A été tué le 23 mai pendant un bombardement.

Maitre ouvrier BAVIERE, bataillon du génie d'une division d'infanterie : blessé, puis revenu sur le front, ne cesse de donner aux sapeurs de son escouade l'exemple du sang-froid et du courage, s'offrant toujours pour les missions les plus périlleuses. A exécuté notamment dans des conditions particulièrement difficiles des travaux de sape, en avant des premières lignes et plus récemment en un endroit très périlleux malgré la fusillade et les bombes.

Maitre ouvrier BUSIN, bataillon du génie d'une division d'infanterie : sapeur brave et d'un dévouement absolu, travailleur infatigable et d'un haut exemple pour ses camarades. Constamment sur la brèche depuis le début de la campagne, s'offrant toujours pour l'accomplissement de travaux présentant quelque danger. Toujours en tête des travaux d'approche. Tué en plaçant une gabionnade à plusieurs centaines de mètres en avant des premières lignes, en un endroit très périlleux.

Soldat LE RUYET, 87^e d'infanterie : étant de garde en première ligne, au cours d'un bombardement des plus violents, est resté à son poste sans cesser d'observer, sans baisser la tête, absolument comme si le bombardement n'existait pas. A puissamment contribué à calmer l'énervement des camarades qui l'entouraient.

Soldat MAT, 91^e d'infanterie : voyant son chef de bataillon blessé à sauté au-dessus du parapet de la tranchée pour lui porter secours. Est parvenu à le transporter en arrière au prix d'efforts inouïs, sous une pluie terrible de balles et d'obus.

Chasseur DUCROCQ, 9^e bataillon de chasseurs : chasseur du plus grand dévouement. S'est offert comme volontaire pour monter dans un arbre à peu de distance des lignes ennemies. A donné des indications très utiles sur l'organisation des défenses. A été tué à son poste d'observation.

Sapeur-mineur LEROUX, compagnie du génie 2/4 : s'est porté sans hésiter en avant sous le feu de l'ennemi pour aller placer une

charge de mélinite dans un réseau de fils de fer. A été tué en accomplissant cette mission.

Chef de bataillon FORET, 11^e bataillon de chasseurs : chef de corps remarquable de vigueur et d'entrain. A été grièvement blessé en conduisant son bataillon à une attaque particulièrement pénible où le 11^e bataillon s'est converti de gloire.

Chef de bataillon DE DOUGLAS, 11^e bataillon de chasseurs : a fait preuve dans l'organisation d'un secteur d'attaque de brillantes qualités de commandement, puis ayant pris la direction des opérations a réalisé avec sa troupe une importante progression, complétant ainsi l'investissement de l'objectif indiqué. Beau chef et beau soldat.

Capitaine D'AUBERT DE PEYRELONGUE, 11^e bataillon de chasseurs : dans les différents combats auxquels il a pris part a montré des qualités militaires de commandement de premier ordre; dans les engagements des 19 au 22 juin a été pour ses chasseurs sous la mitraille un exemple superbe de bravoure et de sang-froid.

Capitaine BELMONT, 11^e bataillon de chasseurs : médecin de profession, a demandé à se battre dans le rang; nommé capitaine, n'a cessé depuis le début des hostilités de faire preuve des plus belles qualités de bravoure, d'allant, de sang-froid et d'ascendant sur sa troupe; notamment aux derniers combats a pris d'un seul élan deux lignes de tranchées ennemies sous un bombardement violent et incessant.

Capitaine MAZADE, 11^e bataillon de chasseurs : commandant de compagnie, remarquable officier plein de courage, de sang-froid, de mépris du danger, sur la brèche depuis le début de la campagne, déjà cité deux fois à l'ordre de l'armée ou de sa division; le 17 juin a conduit trois compagnies à l'attaque d'un bois garni de mitrailleuses; par son action personnelle, énergique et méthodique n'a cessé de faire progresser sa troupe dans des boyaux ennemis conquis mais encombrés de cadavres et sans cesse bouleversés par le bombardement ennemi.

Capitaine VIALET, 13^e bataillon de chasseurs : officier remarquable d'entrain, d'ardeur et d'intelligence, d'un dévouement de tous les instants, blessé au début de la campagne, a rejoint son bataillon à peine guéri, déjà cité trois fois à l'ordre, a superbement entraîné sa compagnie à l'attaque d'une position puissamment fortifiée; est tombé au champ d'honneur le 15 juin en abordant en tête de sa compagnie un glacis tenu sous le feu des mitrailleuses ennemies.

Capitaine RÉMY, 13^e bataillon de chasseurs : déjà décoré pour sa conduite sur le champ de bataille, blessé et revenu au feu dès guérison, cité à l'ordre de l'armée en janvier, a été grièvement blessé le 15 juin en entraînant sa compagnie sous un violent bombardement à l'assaut d'une position puissamment fortifiée.

Lieutenant TEMPORAL, 11^e bataillon de chasseurs : officier de grand mérite, commandant brillamment sa compagnie, remarquable de calme et de sang-froid. Le 17 juin a enlevé sa troupe dans un superbe assaut à la baïonnette contre les abords d'un village dont il s'est emparé.

Lieutenant MICHENEAU, 13^e bataillon de chasseurs : officier d'une rare conscience, déjà cité à l'ordre de sa division et à l'ordre de l'armée. A été tué le 17 juin alors qu'il parcourait un ouvrage ennemi conquis la veille et qu'il organisait sous un feu violent.

Lieutenant BOILLOT, 13^e bataillon de chasseurs : le 14 juin a brillamment conduit ses hommes à la charge; le surlendemain s'est dépensé sans compter pour entraîner sa section à l'attaque d'un ravin fortement défendu; blessé, n'a quitté son commandement qu'après avoir assuré les liaisons, prévenu ses chefs et donné tous ses ordres.

Sous-lieutenant DE ROMANET DE LES-TRANGES, 13^e bataillon de chasseurs : venant des cadres de la cavalerie, nommé sur sa demande dans l'infanterie, s'est maintes fois signalé à l'attention de tous par sa manière brillante de conduire des patrouilles ou de procéder à des reconnaissances difficiles; le 16 juin, entraînant sa section à l'assaut d'une position ennemie fortement organisée, est tombé glorieusement frappé.

Sous-lieutenant THEVENIN, 13^e bataillon de chasseurs : officier plein d'entrain et d'un dévouement absolu, a fait preuve du plus complet mépris du danger en restant pendant six heures sur une pente dénudée pour encourager ses hommes et les entraîner par son exemple à l'attaque d'une position puissamment fortifiée.

Sous-lieutenant GERBIER, 13^e bataillon de chasseurs : officier énergique qui s'est toujours dépensé avec le plus grand dévouement depuis le début de la campagne; glorieusement frappé à la tête de sa section en la conduisant à l'attaque d'une position puissamment fortifiée.

Sous-lieutenant DESCHAMPS, 13^e bataillon de chasseurs : officier plein d'entrain et d'une belle ardeur; blessé, a demandé comme une faveur de revenir, à peine guéri, reprendre sa place à la tête de sa section, a fait partie d'une compagnie d'élite chargée de délivrer une fraction d'un corps voisin cernée depuis trois jours par l'ennemi; après avoir communiqué à tout son peloton sa flamme et sa conviction du succès, a brillamment rempli la mission qui lui était confiée.

Sous-lieutenant DEGRAVEL, 13^e bataillon de chasseurs : ancien sous-officier de cavalerie, versé sur sa demande dans l'infanterie; blessé une première fois et cité à l'ordre de l'armée pour sa brillante conduite au feu, a sollicité, à peine guéri, l'honneur de reprendre sa place au combat. S'y est à nouveau distingué par son ardeur et ses qualités militaires et a été très grièvement blessé en tête de sa section, à l'attaque d'un bois très fortement défendu.

Sergent JOHANNY, 11^e bataillon de chasseurs : sous-officier remarquable de bravoure et d'entrain. Son chef de section étant mis hors de combat au cours d'une charge à la baïonnette, a pris immédiatement le commandement, enlevé ses chasseurs par son exemple et son ascendant, conquis les tranchées ennemies où il s'est maintenu sous un bombardement intense.

Caporal RUCAU, 13^e bataillon de chasseurs : caporal éclaireur d'un courage et d'un sang-froid remarquables; toujours volontaire pour les missions les plus dangereuses, s'est avancé le 14 juin seul au milieu des fils de fer ennemis; pris à partie pendant plusieurs heures par le feu de l'adversaire a réussi à force d'habileté et d'énergie à rejoindre sa compagnie au milieu de la nuit.

Chasseur GOY, 13^e bataillon : s'est courageusement porté à l'attaque d'une position ennemie fortement retranchée, entraînant par son exemple tous ses camarades; est glorieusement tombé dans les réseaux de fils de fer qu'il cherchait à franchir.

Chasseur PERRIER, 11^e bataillon : plein de bravoure, de calme et d'entrain, a assuré le 21 juin son service d'agent de liaison sous les obus et les balles de mitrailleuses avec le plus grand sang-froid, circulant entre les fractions les plus avancées de sa compagnie engagée en première ligne.

Chasseur BILLOT, 11^e bataillon : chasseur modèle; agent de liaison intrépide, circulant sous les balles et la mitraille avec le plus grand calme; renversé par un obus, son sac arraché de ses épaules par cet obus, n'en a pas moins continué à remplir une mission qui lui était confiée, avec le plus beau sang-froid.

Chasseur MALEIN, 13^e bataillon : en campagne depuis le début des hostilités n'a cessé

de faire preuve de la plus belle ardeur et d'être pour tous un exemple de courage; le 16 juin est arrivé le premier au sommet d'un ouvrage ennemi fortement organisé, entraînant derrière lui tous ses camarades.

M^{re} FORESTIER, de l'Union des Femmes de France : a organisé d'une façon tout à fait remarquable l'hôpital auxiliaire n° 102 à Lunéville. Y a soigné, en qualité d'infirmière-major, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits consécutives, sans prendre de repos, de très nombreux blessés avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge.

Sapeur mineur CARON, compagnie du génie 2/4 : s'est porté sans hésiter en avant sous le feu de l'ennemi pour aller placer une charge de mélinite dans un réseau de fils de fer. A été tué en accomplissant cette mission.

Chef de bataillon RICHARD, 22^e bataillon de chasseurs : a brillamment conduit son bataillon à l'attaque d'un village occupé par un ennemi très décidé, puis d'une position très fortement organisée, en faisant preuve, dans des conditions très difficiles, de qualités merveilleuses d'entrain, d'énergie et d'esprit de décision.

Sous-lieutenant BEAU, 14^e bataillon de chasseurs : s'est sans cesse distingué par sa bravoure, à tous les combats auxquels il a pris part. A été glorieusement frappé alors qu'il se portait au secours d'un de ses chasseurs.

Sous-lieutenant MARTINERIE, 15^e bataillon de chasseurs : officier de la plus grande valeur, déjà cité à l'ordre de sa division; a fait preuve le 20 juin de superbes qualités militaires à l'attaque de trois lignes successives de tranchées, en portant sa section à l'assaut et en lui communiquant un élan irrésistible.

Sous-lieutenant DUVOLSKED, 152^e d'infanterie : appelé à remplacer son capitaine, a organisé sa compagnie sous le feu avec une activité extraordinaire et a superbement entraîné ses hommes à l'attaque; frappé de cinq blessures, a conservé son commandement.

Sous-lieutenant ROZ, 22^e bataillon de chasseurs : a été tué à la tête de sa section qu'il entraînait à l'attaque d'une manière héroïque.

Adjudant-chef MIALHE, 22^e bataillon de chasseurs : a donné l'exemple d'une extrême bravoure, dans la manière dont il a entraîné sa section à l'attaque sous un feu qui avait mis hors de combat tous les officiers de sa compagnie; a été lui-même mortellement blessé.

Adjudant CHARREL, 23^e bataillon de chasseurs : chef de section très énergique; à la suite d'un furieux combat, a pénétré le premier dans un village encore occupé par l'ennemi, a immédiatement occupé de la façon la plus judicieuse, sous un feu violent, le carrefour principal, et a ainsi permis au gros du détachement de s'emparer de la totalité du village.

Sergent DEMILLIERE, 15^e bataillon de chasseurs : le 14 juin, à l'assaut d'une tranchée ennemie protégée par un puissant réseau de fils de fer, a pris, pendant l'action, le commandement de sa section, l'a conduite avec une rare énergie jusqu'à la fin du combat, puis lui a fait organiser et conserver définitivement tous les terrains conquis.

Sergent LAFORCE, 133^e d'infanterie : a fait preuve en toutes circonstances d'une bravoure et d'une énergie des plus louables; a su communiquer son entrain à sa troupe qui, par ses assauts furieux, a provoqué en maintes occasions la fuite de l'ennemi.

Sergent HENQUEL, 15^e bataillon de chasseurs : au cours d'une reconnaissance, s'est avancé, seul, vers une maison pour laquelle des renseignements contradictoires avaient été donnés; a essuyé le feu de trois Allemands, en a tué un mais a été blessé; avant de se retirer, a pris un croquis des lieux pour pouvoir rendre compte exactement du résultat de sa mission.

Sous-lieutenant THOUAULT, 234^e d'infanterie : sérieusement blessé à la main par un éclat d'obus vers six heures du matin, a fait preuve de la plus grande énergie en conservant le commandement de sa section jusqu'à seize heures. N'est allé se faire panser à ce moment que sur l'ordre qui lui en était donné par son commandant de compagnie. A dû être évacué le lendemain.

Sous-lieutenant RABALAUD, 231^e d'infanterie : belle attitude au feu depuis le début des hostilités. Blessé au bras droit par éclat

d'obus, a refusé de se laisser évacuer et a continué à commander sa section.

Capitaine MARGOT, 223^e d'infanterie : officier d'une bravoure absolument exceptionnelle au feu. Cité à l'ordre de la division pour sa belle conduite aux combats des 4 et 5 septembre 1914. Blessé mortellement le 21 juin 1915, au moment où il venait voir l'installation d'une de ses sections de mitrailleuses sous le feu de l'infanterie partant des tranchées allemandes.

Lieutenant DUMONT, 333^e d'infanterie : chargé de sauter avec sa compagnie dans un blockhaus occupé par l'ennemi, a conduit son attaque avec beaucoup d'énergie et de sang-froid et a pleinement réussi malgré des feux violents d'infanterie et d'artillerie ennemies. A été légèrement blessé et n'a pas voulu quitter le commandement de sa compagnie.

Sous-lieutenant CARLET, 333^e d'infanterie : a toujours donné l'exemple du plus grand sang-froid et du plus grand courage. A été tué à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut d'un ouvrage ennemi sous un feu d'une violence extraordinaire.

Sous-lieutenant ROCHE, 333^e d'infanterie : au cours d'une attaque dirigée sur un blockhaus ennemi, a contribué dans une large mesure au succès de l'opération, en établissant, sous un violent bombardement et sous le feu de l'infanterie, les liaisons téléphoniques nécessaires pour le réglage du tir de l'artillerie et le déclenchement de l'attaque.

Sergent TISSOT, 333^e d'infanterie : étant blessé, s'est porté sous un feu violent en avant de la ligne des tranchées et a ramené sur ses épaules un camarade blessé. Sous-officier d'un courage remarquable, déjà blessé en août 1914.

Sergent COTTAZ-BERTHOLLET, 333^e d'infanterie : malgré deux blessures à la tête par éclats d'obus, a conservé son commandement pendant toute l'action et n'a voulu se faire panser qu'une fois l'ennemi repoussé.

Sergent SÁVEY-CASARD, 333^e d'infanterie : au cours du bombardement intense d'un ancien ouvrage allemand occupé par sa compagnie, a maintenu ses hommes dans la tranchée de combat avec un réel mépris du danger. Très grièvement blessé par un éclat d'obus, a exhorté sa demi-section à tenir jusqu'au bout. Est mort dans la tranchée des suites de ses blessures.

Caporal ROUX, 333^e d'infanterie : au cours du bombardement intense d'un ancien ouvrage allemand occupé par sa compagnie, a été pour ses hommes un exemple de courage et d'énergie. Grièvement blessé, s'est écrié au moment où on le transportait : « J'ai mon compte, les gars, mais tenez bon quand même. »

Soldat ANTRAS, 333^e d'infanterie : au cours d'un bombardement intense d'un ancien ouvrage allemand occupé par sa compagnie, a fait preuve d'un très grand courage et d'un sang-froid admirable. Est tombé glorieusement frappé par un obus en criant à ses camarades : « Tirez, on ne meurt qu'une fois. »

Soldat DOYONNAS, 333^e d'infanterie : s'est courageusement offert pour aller chercher sous une grêle de balles et un bombardement violent le corps de son lieutenant tombé près des lignes ennemies. A été très grièvement blessé en ramenant dans nos lignes le corps de l'officier. Est mort des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant CARRERE, groupe cycliste d'une division de cavalerie : officier remarquable par sa bravoure et son entrain. S'est jeté énergiquement à la tête de ses chasseurs dans une tranchée encore occupée par l'ennemi et a brillamment contribué à l'enlever.

Chasseur PIERRE, groupe cycliste d'une division de cavalerie : a été tué pendant l'assaut, en avant de tous ses camarades. Est tombé en leur criant : « Allez-y, la troisième escouade. »

Chasseur TURGARD, groupe cycliste d'une division de cavalerie : a fait preuve en maintes circonstances d'une bravoure extraordinaire. Au cours de récentes opérations, s'est précipité en avant dans un boyau où se trouvaient trois Allemands, dont un sous-officier, et les a faits prisonniers.

Sapeur mineur MENANT, 6^e génie : faisant partie d'un détachement de cisailleurs au cours de l'attaque d'ouvrages allemands dans la nuit du 28 au 29 juin, s'est particulièrement distingué par sa cranerie, son sang-froid et son mépris de la mort en dédaignant le bou-

clier qui lui était offert pour le protéger pendant l'opération de destruction des réseaux de fils de fer. Est parvenu néanmoins à pratiquer très rapidement les brèches nécessaires au passage de l'infanterie. Tué d'une balle au front au moment où il se portait en avant.

Sapeur mineur VALLÉE, 6^e génie : faisant partie d'un détachement de cisailleurs au cours de l'attaque d'ouvrages allemands dans la nuit du 28 au 29 juin, s'est particulièrement distingué par sa cranerie, son sang-froid et son mépris de la mort en dédaignant le bouclier qui lui était offert pour se protéger pendant l'opération de destruction des réseaux de fils de fer. Est parvenu néanmoins à pratiquer très rapidement les brèches nécessaires au passage de l'infanterie. Blessé grièvement au cours de ce travail.

Maitre ouvrier DELAINE, sapeurs mineurs **BOUTIN** et **ISIDORE**, 6^e génie : faisant partie d'un détachement de cisailleurs au cours de l'attaque d'ouvrages allemands, dans la nuit du 28 au 29 juin, se sont particulièrement distingués par leur cranerie, leur sang-froid et leur mépris de la mort en dédaignant les boucliers qui leur étaient offerts pour se protéger pendant l'opération de destruction des réseaux de fils de fer. Sont parvenus néanmoins à pratiquer les brèches nécessaires au passage de l'infanterie. Blessés au cours de ce travail.

Chef de bataillon NICOLAS, 24^e bataillon de chasseurs : officier supérieur d'un courage et d'une énergie remarquables; est monté à l'assaut en tête de son bataillon qu'il a entraîné par son exemple sous un feu violent de mitrailleuses, puis a pris les mesures les plus judicieuses pour assurer l'occupation définitive du terrain conquis.

Chef de bataillon ROSSET, 23^e bataillon de chasseurs : a dirigé avec la plus grande habileté les travaux d'approche des positions ennemies; puis a superbement conduit son bataillon à l'attaque d'un bois fortement organisé et l'a maintenu sur place, malgré des pertes sérieuses, par le calme et le sang-froid les plus complets dont il a fait preuve.

Chef de bataillon VOIRIOT, 47^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de méthode et d'un remarquable esprit de prévoyance dans l'organisation d'une opération importante; a largement contribué au succès par l'exécution de nombreuses reconnaissances et par une intervention constante et éclairée dans l'exécution des ordres du commandement.

Capitaine LALLEMAND, 46^e bataillon de chasseurs : très brillant officier ayant fait preuve, au cours des opérations du 15 au 22 juin, de qualités de commandement et d'énergie de premier ordre.

Capitaine BERGE, 30^e bataillon de chasseurs : officier d'une haute valeur morale, d'une énergie remarquable et d'une rare modestie; au cours d'une opération de nuit, grâce à des dispositions et à son sang-froid, a pu atteindre un objectif qui lui était donné sans tirer un coup de fusil, après avoir fait cisailier deux réseaux de fils de fer, traversé un bois difficile, et mis en fuite les postes ennemis.

Capitaine DUTHIL, 24^e bataillon de chasseurs : sous un bombardement intense, a entraîné, par son exemple, sa compagnie à l'attaque, à travers un terrain des plus difficiles. Est glorieusement tombé à quelques mètres des tranchées ennemies, en donnant à tous ses chasseurs l'exemple du plus brillant courage.

Capitaine WUILLERMOZ, 24^e bataillon de chasseurs : sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, a entraîné sa compagnie à l'attaque d'une position formidablement organisée qu'il a conquise après avoir fait un grand nombre de prisonniers.

Capitaine MOUNIER, 23^e bataillon de chasseurs : officier d'une haute valeur militaire et morale; d'une conscience et d'un dévouement au-dessus de tout éloge; mortellement blessé le 15 juin à la tête de sa compagnie, a refusé les soins de son ordonnance, criant jusqu'à son dernier souffle : « En avant, toujours en avant. »

Sous-lieutenant BENOIST, 24^e bataillon de chasseurs : modèle de courage dans tous les combats auxquels a pris part son bataillon depuis le début de la campagne; a été tué à la tête de sa section qu'il menait à l'attaque, sous un feu des plus violents.

Sous-lieutenant FILIPPINI, 24^e bataillon de chasseurs : a été tué à la tête de sa section au moment où, sous un feu des plus violents,

il marchait à l'attaque de positions formidablement défendues.

Sous-lieutenant FORGUES, 23^e bataillon de chasseurs : blessé le 6 mars et revenu à peine guéri à la tête de sa section, l'a brillamment entraîné à l'assaut le 15 juin; est tombé mortellement frappé en sautant le premier dans un des retranchements ennemis.

Sergent-major GIORDANO, 23^e bataillon de chasseurs : a vigoureusement entraîné sa section à l'assaut, a maintenu sous ascendant sur ses hommes malgré un feu des plus violents; s'est opposé avec énergie à une contre-attaque de l'ennemi et a réussi à dégager sa section; a secondé son commandant de compagnie avec un dévouement admirable et n'a cessé de faire preuve de bravoure et d'initiative pendant tout le combat.

Sergent-major MAITRE, 30^e bataillon de chasseurs : caporal éclairé pour la mobilisation, puis sous-officier, s'est toujours remarquablement acquitté des nombreuses et périlleuses reconnaissances dont il a été chargé, notamment le 15 juin, à la tête d'un groupe de volontaires. A fait preuve d'une énergie peu commune dans une surprise de nuit qui a pleinement réussi grâce à son sang-froid.

Chef de bataillon BARBEROT, 133^e d'infanterie : officier supérieur de la plus haute valeur morale et militaire, d'une bravoure allant jusqu'à la témérité, d'une énergie communicative; le 15 juin, a brillamment enlevé à la baïonnette, avec son bataillon, une position ennemie formidablement organisée, contre laquelle de nombreuses attaques s'étaient déjà brisées.

Capitaine TOURNADE, 53^e bataillon de chasseurs : officier d'une bravoure légendaire au bataillon; digne pour prendre le commandement d'une compagnie d'élite pour une opération particulièrement délicate, a conquis une position ennemie fortement défendue, l'a organisée et la définitivement conservée malgré toutes les contre-attaques.

Capitaine BLOT, 54^e bataillon de chasseurs : étant dans un cantonnement de repos pour soigner une blessure lui imprimant un bras et une main, mais apprenant que sa compagnie était désignée pour prononcer une attaque, l'a immédiatement rejointe, et l'a conduite à l'assaut avec une bravoure et une énergie dignes des plus beaux éloges.

Capitaine CORNET, 133^e d'infanterie : fait preuve sans cesse des plus belles qualités militaires et a communiqué à sa compagnie l'énergie dont il est animé; le 15 juin, a brillamment enlevé sa compagnie à l'attaque et s'est emparé de trois lignes de tranchées ennemies formidablement organisées.

Lieutenant JOYON, 53^e bataillon de chasseurs : superbe attitude au feu au combat du 18 juin; après avoir vigoureusement entraîné sa compagnie à l'assaut d'une position très fortement tenue, en a chassé l'ennemi, et a réussi à se maintenir sous un feu violent et dans des conditions particulièrement difficiles.

Sous-lieutenant MESTRE, 53^e bataillon de chasseurs : officier des plus énergiques, ayant brillamment entraîné sa section à l'assaut au cours des combats des 17 et 18 juin. Blessé au cours d'un bombardement violent de la position qu'il occupait, a maintenu un ordre parfait dans sa section, n'a consenti à se faire panser qu'à la fin de l'action, mais a refusé de quitter son commandement.

Sous-lieutenant ARNAUD, 53^e bataillon de chasseurs : officier d'élite, modèle de calme, de sang-froid, d'un courage, d'une modestie et d'un dévouement sans pareils; le 18 juin, a entraîné ses chasseurs à l'assaut au cri sans cesse répété : « En avant, mes enfants, en avant. » Est glorieusement tombé après avoir enlevé de haute lutte la lisière d'un bois tenu par l'ennemi.

Sous-lieutenant BRUN, 54^e bataillon de chasseurs : avec la bravoure, le sang-froid et l'énergie qui le caractérisent, a conduit de main de maître une série de patrouilles et de reconnaissances qui ont largement contribué à la prise d'une position ennemie.

Sous-lieutenant LAFUMAS, 54^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de superbes qualités militaires en entraînant sa section à l'assaut de tranchées ennemies; a été très grièvement blessé.

Sous-lieutenant JOLLY, 133^e d'infanterie : officier d'une haute valeur morale, d'une bravoure exemplaire, a eu, depuis le début de la campagne, une conduite admirable; le

15 juin, a brillamment enlevé sa section à la baïonnette à l'assaut de trois lignes consécutives de tranchées ennemies.

Sous-lieutenant LACHAUD, 133^e d'infanterie : gardant les tranchées pendant un assaut, a judicieusement choisi le moment où la position allait être tournée pour pousser vigoureusement en avant les deux sections qu'il commandait et favoriser la capture de 300 Allemands.

Sous-lieutenant REJOL, 133^e d'infanterie : officier d'un courage allant jusqu'à la témérité. Le 15 juin, son commandant de compagnie ayant été blessé, a pris le commandement de sa compagnie, l'a enlevée à l'assaut, a poursuivi l'attaque avec la plus belle ardeur, contribuant ainsi à l'occupation successive de trois lignes de tranchées allemandes fortement organisées.

Colonel COUZINEAU, 37^e d'infanterie coloniale : chef de corps plein d'énergie et de sollicitude pour ses hommes; a tenu à examiner lui-même une position très dangereuse, battue sans cesse par le feu ennemi, avant d'y engager ses hommes chargés d'exécuter un travail difficile; a été tué en accomplissant ce qu'il considérait comme son devoir de chef.

Capitaine CORNIER, 133^e d'infanterie : officier remarquable à tous points de vue; pendant toute la campagne, a montré dans le commandement de sa compagnie une vigueur et une compétence au-dessus de tout éloge. Le 15 juin, a été tué en tête de sa compagnie alors qu'il organisait une position enlevée à l'ennemi.

Médecin aide-major MARGOT, 133^e d'infanterie : médecin hors de pair, sur la ligne de feu, qui, par sa vaillance, son énergie et son dévouement, est un exemple pour tous. A évacué une usine pleine de blessés sous la fusillade ennemie. Dans les récents combats, s'est dépensé sans compter pour relever, soigner et évacuer les blessés sous le feu.

Sous-lieutenant JACQUIER, 133^e d'infanterie : officier d'une bravoure remarquable, s'est déjà distingué à plusieurs reprises depuis le début de la campagne; blessé et revenu à son corps complètement guéri. Le 15 juin a enlevé sa compagnie à l'assaut d'une position formidablement organisée; contusionné et étourdi par un obus, n'a abandonné sa compagnie que par ordre.

Médecin aide-major BADET, 133^e d'infanterie : aussi modeste que vaillant, a renouvelé dans les derniers combats les actions d'éclat qu'il avait déjà accomplies. S'est, au début de la campagne, porté à six kilomètres en avant de nos lignes pour soigner des blessés dans une localité que l'ennemi venait d'évacuer; a réussi dans les combats antérieurs et dans les combats récents à installer ses postes dans des endroits dangereux sans y perdre un blessé.

Sous-lieutenant VICAIRE, 133^e d'infanterie : officier d'une bravoure exceptionnelle et d'une très haute valeur morale. Le 15 juin, après avoir conduit sa section à l'assaut d'une position très fortement organisée, a par son attitude énergique, contribué à la reddition de deux compagnies ennemies.

Sous-lieutenants CLEAC et **BERTHET**, 133^e d'infanterie : ont fait preuve depuis le début de la campagne d'un zèle et d'un dévouement absolus. Sont tombés glorieusement frappés le 15 juin au moment où ils portaient leurs sections à l'assaut d'une position ennemie puissamment organisée et qui a été enlevée.

Sous-lieutenant BELLOD, 133^e d'infanterie : a fait preuve en toutes circonstances des plus belles qualités militaires; est revenu à peine guéri reprendre sa place de combat après une première blessure; le 15 juin, a conduit sa section à l'assaut d'une position ennemie formidablement organisée.

Sous-lieutenant BARUT, 133^e d'infanterie : excellent officier qui a toujours fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid. A été grièvement blessé, le 15 juin, en entraînant sa section à l'assaut d'une position ennemie fortement organisée.

Sous-lieutenant HUGUENET, 23^e d'infanterie : officier d'une bravoure héroïque, se dépensant partout sans compter; a conduit, avec son énergie farouche et son courage habituels, une série de patrouilles ayant permis par un coup d'audace de faire sauter des rameaux menaçant nos lignes.

Sous-lieutenant PERRIOL, 53^e bataillon de chasseurs : est tombé mortellement frappé,

après avoir entraîné avec un entrain superbe sa section à l'assaut d'une lisière de bois très fortement organisée.

Sous-lieutenant DHEBRARD DE SAINT-SULPICE, 53^e bataillon de chasseurs : le 18 juin, a entraîné d'un élan magnifique sa section à l'assaut d'une position fortement organisée; mortellement frappé, a donné à ceux qui l'entouraient un exemple sublime, de courage, de résignation et de confiance.

Adjudant VINÇON, 133^e d'infanterie : sous-officier d'une haute valeur morale et d'une énergie communicative; le 15 juin a entraîné avec ardeur sa section à l'attaque de retranchements ennemis formidablement organisés qu'il a enlevés.

Adjudant BONNAMOUR, 133^e d'infanterie : n'a cessé de faire preuve, depuis le début de la campagne, d'un courage et d'un mépris du danger remarquables. A pris, dans des circonstances difficiles, le commandement de sa compagnie qu'il a maintenue sur le terrain conquis; le 15 juin, a particulièrement contribué au succès de la journée en faisant face à une attaque ennemie de flanc.

LES 6^e, 11^e, 23^e, 24^e, 52^e BATAILLON DE CHASSEURS; LES 1^{er} et 2^e BATAILLON DU 133^e D'INFANTERIE : ont fait preuve d'une vaillance et d'une énergie au-dessus de tout éloge en enlevant une position très solidement organisée dans laquelle l'ennemi se considérait comme inexpugnable, d'après les déclarations même des officiers prisonniers. Lui ont fait subir des pertes considérables et malgré un bombardement des plus violents n'ont cessé de progresser pendant plusieurs journées consécutives pour élargir leur conquête.

LE 22^e BATAILLON DE CHASSEURS : a fait preuve d'une vaillance et d'une énergie au-dessus de tout éloge en enlevant une position très solidement organisée dans laquelle l'ennemi se considérait comme inexpugnable d'après les déclarations même des officiers prisonniers. S'est maintenu ensuite sur les positions conquises malgré un très violent bombardement et, pendant trois nuits, a repoussé victorieusement plusieurs contre-attaques menées par des forces supérieures, auxquelles il a infligé de très lourdes pertes.

Capitaine DE FAUCHER, 63^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'une énergie et d'une bravoure au-dessus de tout éloge; a superbement conduit sa compagnie au feu en toutes circonstances, surmontant toutes les difficultés; le 21 juin, renversé par un obus, contusionné par un autre, n'en a pas moins continué à pousser sa troupe à l'attaque; a été atteint peu après de trois blessures.

Capitaine MARTINON, état-major de l'A. D. : grièvement blessé en commandant le tir de sa batterie, sous un feu très violent de l'artillerie ennemie; revenu au front à peine guéri, donne sans cesse à tous l'exemple du courage et du dévouement le plus absolu.

Lieutenant TABOURNEL, 5^e bataillon de chasseurs : officier de haute valeur morale, d'une bravoure allant jusqu'à la témérité et d'un dévouement sans bornes. S'est distingué en maintes occasions dans tous les combats auxquels il a pris part, par son énergie et ses superbes qualités militaires. Est tombé glorieusement frappé en allant, sous un feu violent, rechercher le corps de son sous-lieutenant.

Lieutenant SILEOL, 67^e bataillon de chasseurs : officier aussi brave que calme et énergique; a été grièvement blessé en allant sur un terrain soumis à un bombardement intense porter des ordres pour l'organisation de la défense.

Sous-lieutenant FALIN, 67^e bataillon de chasseurs : a toujours été, en toutes circonstances, un modèle de bravoure; a été glorieusement frappé à son poste de combat.

Sous-lieutenant FROTTEIE, 213^e d'infanterie : officier toujours prêt à remplir les missions les plus périlleuses et dont la bravoure ne s'est jamais démentie depuis le début de la campagne; le 18 juin, a été le plus bel exemple d'énergie et de courage à l'attaque de tranchées allemandes, puis avec une poignée d'hommes a résisté à une vigoureuse contre-attaque ennemie.

Médecin auxiliaire SCHWARZFELD, 64^e bataillon de chasseurs : en toutes circonstances et sous de violents bombardements a dirigé ses équipes de brancardiers avec un dévoue-

ment, une compétence et un courage admirables, prodiguant ses soins à tous sous les balles et les obus, et donnant sans cesse à tous ceux qui l'entouraient le plus bel exemple de sang-froid et de bravoure.

Médecin auxiliaire DECREUZE, 47^e bataillon de chasseurs : a toujours fait preuve d'un dévouement absolu et d'une superbe conduite sous le feu ; le 17 juin, s'est porté jusqu'aux fils de fer ennemis, en terrain découvert pour ramasser un blessé qu'il a ramené dans nos tranchées sous le feu de l'adversaire.

Sergent VIRIOT, 120^e bataillon de chasseurs : sous-officier remarquable d'ardeur et de calme ; grièvement blessé, est resté au combat et a rallié les débris d'une section privée de chefs ; évacué dans une ambulance et y y apprenant l'approche de l'ennemi, s'est enfui ; a réussi à force d'audace à échapper à toutes les patrouilles allemandes lancées à sa poursuite, et, après une marche de quarante kilomètres, a rejoint son bataillon.

Sergent REYNIER, 64^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'une rare énergie ; chargé de garder coûte que coûte avec sa demi-section, un élément de tranchées en communication directe avec les tranchées de l'ennemi, a tenu pendant deux heures sous un intense bombardement et, malgré un corps à corps violent sans cesse répété, n'a pas cédé un pouce de terrain ; grièvement blessé, après avoir perdu la presque totalité de ses hommes, est mort des suites de ses blessures.

LE 15^e BATAILLON DE CHASSEURS, sous le commandement du chef de bataillon **DUSSAUGE** : s'est battu pendant cinq journées consécutives avec une bravoure superbe, allant parfois jusqu'à l'héroïsme. Malgré les grosses pertes subies, a prouvé, quelques jours plus tard, en attaquant gaillardement un autre point du front, qu'il conservait l'âme ardente qu'a su lui donner son chef.

LES 1^{er} ET 2^e SECTIONS DE LA 5^e COMPAGNIE DU 15^e BATAILLON DE CHASSEURS, sous le commandement de l'adjudant **SCHVENEMIST** et du sergent **CREUSOT** : ont pris pied sur le parapet d'une tranchée ennemie, après avoir traversé un réseau de fils de fer ; soumises à une vive fusillade de flanc à bout portant, ont préféré mourir plutôt que de se rendre.

Chef de bataillon STIRN, 27^e bataillon de chasseurs : soldat merveilleux de bravoure, chef superbe par son coup d'œil et son énergie ; dans les combats de jour et de nuit livrés du 14 au 22 juin, a mené plusieurs attaques avec autant de ténacité que de courage ; en particulier le 21 juin, a enlevé trois lignes successives de défense, et est entré au cœur de la position ennemie qu'il a immédiatement organisée.

Capitaine VILLE, 64^e bataillon de chasseurs : commandant provisoirement un bataillon de chasseurs, a repoussé deux violentes attaques ennemies, en faisant preuve de superbes qualités militaires et d'une énergie sans pareille.

Capitaine POUS, 67^e bataillon de chasseurs : superbe soldat, d'une volonté de fer et d'une très belle audace ; coupé du reste de son bataillon, l'a rejoint après avoir déjoué pendant quinze jours toutes les recherches de l'ennemi, et ramenant sa troupe au complet ; le 21 juin, a superbement repoussé une attaque prononcée par l'adversaire contre sa compagnie.

Capitaine MANICACCI, 67^e bataillon de chasseurs : a su donner à son bataillon une superbe cohésion et lui imposer de très belles qualités de discipline et de bravoure ; l'a ainsi maintenu pendant une journée entière sous un bombardement très meurtrier et a vigoureusement repoussé deux attaques successives de l'ennemi.

Capitaine ZORN (Auguste-Lucien), 15^e bataillon de chasseurs : sabre haut et criant de toutes ses forces : « Vive la France ! », est monté à l'assaut en tête de sa compagnie ; dort maintenant au champ d'honneur son dernier sommeil.

Sous-lieutenant ZORN (Maurice-Jean), 15^e bataillon de chasseurs : mort en brave en entraînant à l'assaut sa section par son exemple et son énergie.

Lieutenant FRANÇOIS, 15^e bataillon de chasseurs : a brillamment enlevé une ligne de tranchées ennemies où il a maintenu sa compagnie dans des circonstances particulièrement difficiles en repoussant toutes les contre-attaques.

Lieutenant POIVET, 15^e bataillon de chasseurs : est tombé glorieusement en entraînant à l'assaut sa section de mitrailleuses.

Sous-lieutenant JACQUEMARD, 15^e bataillon de chasseurs : au cours d'une attaque à la tombée de la nuit, s'est, dans une superbe mouvement, élancé à l'assaut ; blessé, n'a consenti à quitter la ligne de feu que sur l'ordre qui lui en fut donné.

Sous-lieutenant BOURQUIN, 15^e bataillon de chasseurs : officier de la plus grande bravoure, ayant brillamment enlevé avec sa section une ligne de tranchées ennemies ; est tombé mortellement frappé alors qu'il organisait la position qu'il avait conquise.

Médecin-major RIGAL, ambulance 1/44 : a dirigé son ambulance avec beaucoup de savoir et d'autorité depuis le début de la campagne. A fait preuve des plus belles qualités d'activité, d'intelligence et de dévouement dans l'organisation d'un service chirurgical très important où ont afflué de nombreux blessés graves. Chirurgien de premier ordre.

Médecin-major TAVERNIER, ambulance 3/74 : chirurgien de haute valeur. Vient de se dépenser sans compter pendant trois jours et trois nuits consécutives pour soigner de très nombreux blessés. A réussi, grâce à son zèle, à sa science et à son dévouement, à sauver la vie à un grand nombre d'entre eux gravement atteints.

Caporal GOUBERT, 27^e bataillon de chasseurs : modèle de sang-froid et de courage, toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses, a entraîné le 20 juin son escouade à l'assaut des tranchées ennemies d'une façon merveilleuse.

Caporal BERNARD, 27^e bataillon de chasseurs : superbe conduite au cours des derniers combats auxquels a pris part son bataillon ; blessé au cours d'une attaque, est revenu sur sa demande prendre sa place immédiatement après s'être fait panser.

Chasseur VIAL, 14^e bataillon : blessé de six balles, dont trois dans les reins, et apprenant que l'ennemi tentait d'entrer dans le village dans lequel il était soigné, s'est sauvé en chemise, maltraitant ses douleurs, pour ne pas être fait prisonnier ; à peine guéri, a rejoint sa place de combat.

Chasseur TANTOT, 14^e bataillon : procédant avec une patrouille à une reconnaissance très difficile et frappé d'une balle à chaque cuisse, à trente mètres des lignes ennemies, s'est astreint à ne pas pousser une seule plainte pour ne pas dévoiler la présence de ses camarades ; grâce à son courage et à son énergie, a permis à cette patrouille de rapporter des renseignements complets et des plus précieux.

Chasseur CHARLIN, 15^e bataillon : faisant partie d'une section décimée par le feu des mitrailleuses ennemies, s'est spontanément présenté pour remplacer deux de ses camarades simultanément tombés en assurant une liaison ; a réussi à accomplir cette mission sous un feu de plus en plus violent.

Chasseur ROURE, 28^e bataillon : superbe conduite au feu ; a fait preuve de grand courage en emportant son feu violent, son chef de section grièvement blessé.

Chasseur MEYER, 28^e bataillon : agent de liaison, ayant toujours assuré depuis le début de la campagne la transmission des ordres dans des circonstances très difficiles et avec le plus absolu mépris du danger ; le 22 juin, blessé par un éclat d'obus à la tête, ne s'est rendu au poste de secours qu'après avoir transmis à son chef de section un ordre de son commandant de compagnie.

Chasseur DELPONT, 27^e bataillon : s'est distingué en toutes circonstances par son attitude courageuse, notamment le 21 juin, sous une pluie de balles, a rallié quelques hommes privés de chef et les a reconduits au feu.

Chasseur GUIMET, 68^e bataillon : faisant partie d'une colonne d'attaque, s'est courageusement précipité dans une tranchée encore occupée par l'ennemi, et l'en a chassé à coups de grenades ; a ainsi largement contribué à la prise d'une mitrailleuse et d'un important matériel.

Chasseur DEPERRAY, 22^e bataillon : chasseur de 1^{re} classe, qui a fait preuve au feu de la conduite la plus brillante, a été grièvement blessé en se portant au secours de son capitaine lui-même blessé.

Chasseur EMPEREUR, 22^e bataillon : étant en patrouille et voyant fuir une cinquantaine d'Allemands, s'est mis à leur poursuite et,

poussant des hurlements de sauvage, les a mis en complète déroute à lui seul.

Soldat infirmier ACARION, 14^e bataillon : de sa propre initiative, est parti sous les balles chercher un sous-officier grièvement blessé, alors que deux chasseurs qui avaient déjà tenté l'opération avant lui, avaient été tués ; frappé de quatre balles au cours de sa mission et transporté mourant au poste de secours, a crié à ses camarades : « Bon courage, bon courage, les amis. »

Sergent DARRACQ, 24^e bataillon de chasseurs : avec huit chasseurs, a arrêté une attaque prononcée par soixante Allemands, en a tué plusieurs, en a fait prisonniers une dizaine, a mis les autres en déroute.

Sergent BERNARD VALLET, 28^e bataillon de chasseurs : conduisant une patrouille, s'est élancé à l'attaque d'un blockhaus ennemi et a réussi à traverser plusieurs rangs de fils de fer ; a été tué au moment où il criait à ses chasseurs : « En avant, à la baïonnette. »

Sergent GAY, 52^e bataillon de chasseurs : superbe conduite au combat du 16 juin, a pris le commandement de deux sections privées de leurs chefs, les a maintenues sous un feu très meurtrier, et a réussi après combat corps à corps à faire reculer l'ennemi en lui infligeant des pertes sérieuses.

Caporal LIGARY, 23^e bataillon de chasseurs : jeune gradé de la classe 1914, s'est toujours fait remarquer par son initiative et son entraînement, revendiquant sans cesse l'honneur de diriger des patrouilles périlleuses et délicates. Le 15 juin, a pris sous le feu le commandement de sa section et a entraîné ses hommes à l'assaut, s'imposant à l'admiration de tous par sa belle attitude.

Chasseur CARRERE, 23^e bataillon : s'est spontanément porté sous les balles au secours de son capitaine mortellement blessé, puis a rejoint ses camarades au feu, et s'est imposé à l'admiration de tous par son courage calme et résolu ; blessé à son tour, a continué à combattre.

Chasseur MURIZENGO, 52^e bataillon : a fait preuve d'une énergie au-dessus de tout éloge, prodiguant des soins, sous un violent bombardement, à des camarades grièvement blessés qu'il avait rencontrés au retour d'une mission de liaison dont il était chargé ; a toujours montré le plus grand courage et le plus parfait mépris du danger.

Soldat DUMONT, 133^e d'infanterie : Alsacien, engagé volontaire pour la durée de la guerre. Bravoure remarquable, notamment au combat du 15 juin où il est entré le premier dans une tranchée allemande déterminant par son énergie les occupants à se rendre.

Adjudant POUZIN, 53^e bataillon de chasseurs : glorieusement tombé au combat du 16 juin, après avoir brillamment entraîné sa section à l'assaut sous un feu des plus violents.

Sergents JANIN et JOURDAN, 133^e d'infanterie : ont fait preuve d'une décision et d'un courage remarquables en sommant de se rendre des Allemands fortement retranchés et abondamment pourvus de munitions ; ont, par cet à-propos, amené la reddition de 3 officiers et 200 soldats.

Sergent PICOT, 53^e bataillon de chasseurs : a fait preuve au combat du 18 juin d'un entraînement et d'une bravoure exceptionnelle ainsi qu'un mépris du danger le plus absolu, enlevant sa section et la maintenant sous un feu violent, toujours debout pour tirer sur l'ennemi, auquel il a contribué personnellement à faire subir de fortes pertes.

Sergent MORETTE, 53^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'élite d'une inlassable activité, se prodiguant sans cesse pour accomplir les missions les plus dangereuses ; est tombé glorieusement au combat du 17 juin 1915 en se portant à l'attaque à la tête de sa section.

Caporal SERRA-MAESTRATI, 370^e d'infanterie : le 15 juin 1915, sous un bombardement intense, est allé spontanément prendre la place d'un soldat de son escouade placé en sentinelle, et qu'il renvoyait avec le reste de l'escouade dans l'abri de bombardement en lui disant : « Va-t-en, tu es père de quatre enfants, il y a du danger, je prends ta place. » A été tué presque aussitôt. A déjà eu deux frères morts au champ d'honneur.

Caporal JOLY, 133^e d'infanterie : gradé de la plus haute valeur morale, énergique et brave entraîneur d'hommes, toujours plein d'entraînement ; le 15 juin 1915, a fait en avant des tranchées conquises une patrouille des plus osées, rapportant des renseignements des plus précieux.

Adjudant ALLIOT, 9^e d'artillerie : a fait preuve de la plus grande fermeté et du plus grand sang-froid en occupant un poste d'observation soumis à un feu violent ; a été blessé et est resté à son poste jusqu'à ce que son remplaçant soit arrivé.

Sergent AHOND, 54^e bataillon de chasseurs : a fait preuve, en toutes circonstances, d'une bravoure indécrite ; le 21 juin, a été mortellement frappé, en défendant avec la dernière énergie un poste qu'il commandait,

et subitement attaqué par un ennemi supérieur en nombre.

Maréchal des logis PERRIN, 56^e d'artillerie : sous-officier d'une grande valeur ; a organisé et conduit le tir d'une section de bombardiers, sous le feu violent de l'ennemi, avec sang-froid et sûreté ; sa mission terminée, s'est offert spontanément pour remplacer un observateur blessé dans une tranchée.

Maréchal des logis GAUTRON, 56^e d'artillerie : observateur dans une tranchée, est resté à son poste sous un feu violent d'artillerie et a dirigé le tir de sa section avec un sang-froid admirable ; blessé, n'a consenti à quitter son poste qu'à la nuit.

Maréchal des logis SARRAZIN, 9^e d'artillerie : a montré beaucoup de cranerie et de sang-froid en détendant les hommes de sa pièce qui avaient été ensevelis par l'explosion d'un obus ; en a ramené à l'abri tous les cadavres.

Maréchal des logis GAUTRON, 56^e d'artillerie : observateur dans les tranchées de 1^{re} ligne, a fait preuve de la plus belle énergie et du plus beau calme dans l'accomplissement de sa mission sous une violente canonnade ; a été mortellement blessé à son poste de combat.

Caporal LACROZE, 334^e d'infanterie : faisant partie de l'armée territoriale, mais affecté sur sa demande au 334^e rég. avec lequel il a pris part à toutes les actions que ce régiment a engagées depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve de superbes qualités d'entraînement, de courage et de dévouement. Est tombé glorieusement à son poste au cours d'un violent bombardement.

Chasseur LONI, 54^e bataillon : superbe modèle du devoir ; placé en sentinelle à un poste de guetier criblé de balles et d'obus, est resté calme à son poste et ne s'est décidé à le quitter que lorsqu'il a vu qu'il allait être cerné.

Chasseur DIDERON, 53^e bataillon : a fait preuve d'un dévouement au-dessus de tout éloge, prodiguant des soins, sous un violent bombardement, à des camarades grièvement blessés qu'il avait rencontrés au retour d'une mission de liaison dont il était chargé ; a toujours montré le plus grand courage et le plus parfait mépris du danger.

Soldat DUMONT, 133^e d'infanterie : Alsacien, engagé volontaire pour la durée de la guerre. Bravoure remarquable, notamment au combat du 15 juin où il est entré le premier dans une tranchée allemande déterminant par son énergie les occupants à se rendre.

Adjudant POUZIN, 53^e bataillon de chasseurs : glorieusement tombé au combat du 16 juin, après avoir brillamment entraîné sa section à l'assaut sous un feu des plus violents.

Sergents JANIN et JOURDAN, 133^e d'infanterie : ont fait preuve d'une décision et d'un courage remarquables en sommant de se rendre des Allemands fortement retranchés et abondamment pourvus de munitions ; ont, par cet à-propos, amené la reddition de 3 officiers et 200 soldats.

Sergent PICOT, 53^e bataillon de chasseurs : a fait preuve au combat du 18 juin d'un entraînement et d'une bravoure exceptionnelle ainsi qu'un mépris du danger le plus absolu, enlevant sa section et la maintenant sous un feu violent, toujours debout pour tirer sur l'ennemi, auquel il a contribué personnellement à faire subir de fortes pertes.

Sergent MORETTE, 53^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'élite d'une inlassable activité, se prodiguant sans cesse pour accomplir les missions les plus dangereuses ; est tombé glorieusement au combat du 17 juin 1915 en se portant à l'attaque à la tête de sa section.

Caporal SERRA-MAESTRATI, 370^e d'infanterie : le 15 juin 1915, sous un bombardement intense, est allé spontanément prendre la place d'un soldat de son escouade placé en sentinelle, et qu'il renvoyait avec le reste de l'escouade dans l'abri de bombardement en lui disant : « Va-t-en, tu es père de quatre enfants, il y a du danger, je prends ta place. » A été tué presque aussitôt. A déjà eu deux frères morts au champ d'honneur.

Caporal JOLY, 133^e d'infanterie : gradé de la plus haute valeur morale, énergique et brave entraîneur d'hommes, toujours plein d'entraînement ; le 15 juin 1915, a fait en avant des tranchées conquises une patrouille des plus osées, rapportant des renseignements des plus précieux.

Caporal LANDOT, 133^e d'infanterie : modèle de courage et de superbe soldat ; le 15 juin 1915, est entré le premier à la tête d'une patrouille dans un bois occupé par l'ennemi et a rapporté des renseignements précieux pour le commandement.

Soldat MERIGUET, 133^e d'infanterie : plein d'ardeur, de zèle et d'entraînement, a été blessé en procédant à une reconnaissance en avant de sa patrouille ; n'a quitté le commandement de sa patrouille que sur l'ordre de son commandant de compagnie.

Soldat VALLET, 23^e d'infanterie : n'a pas hésité à descendre le premier au fond d'un puits de mine pour en retirer un sapeur intoxiqué par les gaz d'une explosion souterraine ; est tombé lui-même au fond du puits, et a payé de sa vie cet acte de dévouement.

Soldat CHANAZ, 133^e d'infanterie : soldat intrépide, animé du plus grand esprit de sacrifice ; s'est précipité avec une bravoure extraordinaire à l'assaut de retranchements ennemis ; a été tué d'une balle en plein cœur au moment où il poursuivait l'ennemi au delà de la troisième ligne de tranchées allemandes.

Soldat VAUPRÉ, 133^e d'infanterie : blessé très grièvement au combat du 15 juin 1915 en se portant un des premiers à l'assaut. A répondu à son lieutenant qui l'encourageait : « Ma blessure n'a pas d'importance, je suis heureux d'avoir fait mon devoir. »

Soldats JACQUEMET et DEFAVE, 133^e d'infanterie : se sont précipités sur une tranchée allemande fortement occupée ; ont, par leur attitude résolue, contribué à faire prisonniers tous les défenseurs.

Caporal COURET, 63^e bataillon de chasseurs : a toujours été pour son escouade un modèle accompli du devoir ; au cours d'un violent bombardement, blessé dans une tranchée par un éclat d'obus, est resté à sa place, encourageant sans cesse ses hommes. A été tué quelques instants après par un nouvel obus.

Chasseur SENGEL, 61^e bataillon : éclaireur volontaire pour une reconnaissance très dangereuse, a été glorieusement frappé à bout portant contre une maison organisée par l'ennemi et qu'il avait été reconnaître, faisant preuve d'un remarquable courage et d'un héroïque esprit de sacrifice.

Chasseur DAUMAS, 67^e bataillon : faisant preuve d'un dévouement résolu et calme, est résolument parti sous un feu intense d'artillerie porter des renseignements au commandant du secteur. Blessé en accomplissant sa mission, a remis les papiers dont il était porteur à un camarade et, après un pansement rapide, est allé compléter lui-même les renseignements qu'il était chargé de porter.

Chasseur BORDATO, 67^e bataillon : sous un feu intense d'artillerie, est allé résolument porter des renseignements à son commandant de secteur ; a été grièvement blessé en accomplissant sa mission.

Chasseur LONG, 67^e bataillon : a été mortellement frappé alors que, sous un bombardement violent, il prodiguait des soins à des artilleurs blessés, donnant à tous l'exemple du plus beau calme et d'un superbe dévouement.

Chasseurs LIBES et GIRARD, 63^e bataillon : avec un remarquable sang-froid, ont reconstruit, sous le feu d'une tranchée démolie par un violent bombardement ; peu après sont morts en braves à leur poste de combat.

Chasseur COME, 63^e bataillon : blessé une première fois, et ayant rejoint la veille sa compagnie, s'est spontanément offert pour remplacer des camarades, tous blessés, occupant un poste de grenadiers.

Chasseur DEMONTEAU, 63^e bataillon : agent de liaison ayant, en toutes circonstances, fait preuve d'une bravoure et d'un courage admirables ; le 21 juin 1915, s'est résolument élancé à travers une zone arrosée d'obus et rasée par les balles ; est glorieusement tombé en accomplissant sa mission.

Chasseurs FERRUA, 63^e bataillon et **MARTIN**, 64^e bataillon : sont allés en plein jour, en rampant, à 20 mètres des tranchées ennemies, chercher sur le cadavre d'un officier allemand, des objets et des papiers d'un puissant intérêt, faisant l'admiration de tous par leur courage et leur audace.

Chasseur VAUQUELIN, 47^e bataillon : est allé en plein jour, chercher un blessé à quelques mètres des tranchées ennemies, l'a ramené sur son dos dans nos lignes en es-

suivant sur un parcours de plus de 200 mètres le feu de l'ennemi.

Sous-lieutenant BERTRAND, 15^e bataillon de chasseurs : officier d'un courage et d'une activité dignes des plus beaux éloges ; s'est élancé à la tête de sa section sous un feu violent de mousqueterie et de mitrailleuses, à l'attaque d'une tranchée ennemie qu'il a conquise et à laquelle il s'est cramponné.

Sous-lieutenant GUILLOT, 15^e bataillon de chasseurs : jeune officier, d'un courage hors de pair. S'est élancé, à la tête de sa section, à l'assaut d'une tranchée ennemie ; après l'avoir conquise, s'y est maintenu en repoussant toutes les contre-attaques de l'adversaire.

Sous-lieutenants BONAMOUR, VICHARD, BRIZAUT, 15^e bataillon de chasseurs : superbes chefs de sections, glorieusement frappés en entraînant leurs hommes à l'assaut.

Adjudant-chef FUX, 15^e bataillon de chasseurs : le 14 juin 1915, a pris le commandement de sa compagnie sous le feu de l'ennemi, l'a réorganisée et est tombé quelques jours après, glorieusement frappé, en la reconduisant à l'attaque.

Adjudant PEYRONNET, 15^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'une rare énergie, et faisant preuve de belles qualités militaires ; au cours d'une attaque, à la nuit tombante, a enlevé sa section à l'assaut, l'a portée d'un seul bond sur le point à atteindre, y a pris pied, et s'y est maintenu ; blessé à la main, a refusé de quitter sa section.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de commandeur.

Lieutenant-colonel LOCARD, directeur du parc d'artillerie d'une armée : officier supérieur de très haute valeur, dirige le grand parc d'artillerie d'une armée avec une autorité et une compétence technique tout à fait remarquables ; sait obtenir de son personnel le maximum de rendement. Très intelligent, plein d'initiative, a imaginé ou inspiré la construction de nombreux et très ingénieux engins, a su organiser en quelques jours les ateliers nécessaires à la fabrication et au montage de ce matériel. Services tout à fait exceptionnels. A dû être évacué après avoir résisté jusqu'à la limite extrême de ses forces. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Général de division GALOPIN, commandant la place de Paris et la 83^e division territoriale.

Au grade d'officier.

Chef d'escadron CHEVREL, 40^e d'artillerie : officier supérieur du plus grand mérite ; s'est particulièrement distingué par son dévouement, son zèle inlassable et son énergie au cours des combats incessants auxquels il a pris part depuis le 18 janvier 1915. Grièvement blessé à son poste de commandement le 1^{er} juillet 1915.

Capitaine VAUSSION, infanterie coloniale du Maroc : excellent officier. Très grièvement blessé, le 26 avril 1915, en se portant avec le plus grand courage à l'attaque des positions allemandes sous un feu d'artillerie et de mitrailleuses ; a été amputé de la jambe droite au tiers supérieur.

Chef de bataillon BEAUSER, 12^e bataillon de chasseurs : officier remarquable par sa bravoure et sa fermeté d'âme ; blessé deux fois, a rejoint après sa deuxième blessure sans prendre de convalescence ; vient d'être blessé grièvement, pour la troisième fois, en inspectant ses lignes, après avoir déployé une activité et une vigueur particulières dans la préparation d'une opération.

Chef de bataillon L'ELEU, 70^e bataillon de chasseurs : officier supérieur du plus haut mérite, modèle de toutes les vertus militaires, très grièvement blessé en entraînant à l'assaut son bataillon.

Capitaine MESTRE, 232^e d'infanterie : officier de grand mérite, ancien de grade et expérimenté, atteint de deux blessures à la tête de sa compagnie, qu'il conduisait à l'assaut des tranchées allemandes le 21 octobre 1914.

Capitaine ALLÉGRET, chef d'état-major d'une division d'infanterie : officier d'une grande valeur, d'une volonté tenace, qui s'est

prodigué sans compter au cours de la campagne en tant qu'officier d'état-major et a été grièvement blessé le 4 juin 1915. Amputation de la jambe droite.

Capitaine CUVILLIER-FLEURY, 46^e d'infanterie : officier d'un très grand mérite, très brave et très aimé de ses hommes, pour lesquels il a toujours été un exemple de bravoure et d'endurance. A commandé un bataillon pendant deux mois avec la plus grande autorité et a été blessé grièvement à la tête de sa troupe en repoussant, le 7 janvier 1915, une attaque ennemie. A perdu un œil des suites de sa blessure. S'était déjà distingué le 22 août et le 8 septembre 1914.

Au grade de chevalier.

Capitaine MORLIÈRE, état-major d'une division : officier d'état-major très brillant et d'une intelligence supérieure. A largement contribué, avec son esprit d'ordre et de méthode, à l'organisation de la division dans des conditions d'autant plus délicates que la division devait, à peine formée, s'engager. Pendant le combat du 26 juillet 1915, a été frappé mortellement alors qu'il était à son poste d'observation qu'il ne voulait pas quitter un instant, bien que le poste eût été repéré par l'ennemi et fût vigoureusement bombardé par des canons de gros calibre.

Capitaine PÉRON, 23^e d'infanterie : officier très énergique qui a conduit admirablement sa compagnie à l'attaque du 24 juillet 1915. A rapidement dépassé les ouvrages allemands malgré les obstacles opposés par les défenses accessoires de l'ennemi et a déployé la plus intelligente activité pour l'organisation de la position.

Capitaine SERGENT, 115^e bataillon de chasseurs : s'est montré, comme chef, parfait dans le commandement d'une compagnie d'attaque, en donnant l'exemple à une troupe de jeune formation à laquelle il a communiqué toute son énergie pour le mouvement en avant. Blessé très grièvement dans sa mission.

Capitaine MARC, 6^e bataillon de chasseurs : a toujours eu une très belle conduite au feu. A été très grièvement blessé.

Capitaine LANCELOT, 37^e d'infanterie territoriale : excellent officier, a fait preuve en maintes circonstances d'un courage, d'un sang-froid et d'une autorité dignes de tous éloges, notamment pendant l'attaque de nuit du 15 au 16 juillet 1915, où, quoique sérieusement contusionné par l'explosion d'un obus, il a su maintenir sa compagnie dans le meilleur état moral malgré un bombardement intense et des pertes relativement élevées ; a repoussé une violente attaque d'infanterie menée avec des effectifs importants (1 bataillon) parvenue jusqu'aux créneaux presque complètement détruits. Déjà cité à l'ordre.

Capitaine DE JAQUELOT DU BOIS-ROUVREY, 115^e d'infanterie : officier de tout premier ordre et d'une remarquable énergie. S'est déjà distingué, au cours de reconnaissances remarquables et périlleuses faites les 21 et 23 août 1914 et le 26 septembre à la tête d'un peloton de l'escadron divisionnaire, par les renseignements très importants qu'il a fournis. A su en peu de temps refaire une compagnie complètement désorganisée dans de récents combats. A été grièvement blessé en dirigeant un tir de lance-bombes en première ligne.

Sous-lieutenant POCHET, 67^e d'infanterie : blessé le 8 avril 1915, a été amputé du bras droit.

Capitaine BLANCHET, 23^e d'infanterie : officier extrêmement consciencieux. Homme du devoir dans toute l'acceptation du mot. A conduit très habilement sa compagnie à l'attaque du 24 juillet 1915 et a très bien dirigé les opérations de nettoyage des tranchées et boyaux, permettant ainsi de faire de nombreux prisonniers.

Capitaine POULET, 23^e d'infanterie : officier d'un dévouement à toute épreuve. Le 22 juin 1915, alors que toutes les communications téléphoniques étaient coupées avec la première ligne, s'est offert spontanément au général commandant la division pour aller se renseigner ; a traversé avec le plus grand mépris du danger le terrain battu par l'artillerie et l'infanterie et a pu ainsi rapporter des renseignements très précis sur la situation. S'est de nouveau fait remarquer les 8 et 24 juillet au cours des deux attaques, où il a

rendu les plus grands services comme officier de liaison.

Capitaine SECOND, 5^e bataillon territorial de chasseurs : officier très zélé, très dévoué et très digne ; a des sentiments élevés et sait les inspirer à ses subordonnés, payant beaucoup de sa personne ; commande bien sa compagnie. Lors des divers bombardements, meurtriers pour sa compagnie, a su, par son calme et sa fermeté, maintenir le moral de tous et leur inspirer confiance. Ne s'est laissé évacuer que par ordre et lorsque la gêne ambulatoire de la jambe fut presque complète, ne voulant pas se séparer de sa compagnie au moment où celle-ci venait d'être désignée pour prendre le service sur la première ligne et ne voulant pas laisser à d'autres le soin de l'installer dans les tranchées à peine ébauchées. A dû, par suite, rester pendant quinze jours debout presque continuellement, jour et nuit, bien que très souffrant.

Lieutenant RUEFF, 70^e bataillon de chasseurs : tombé grièvement blessé en tête de son peloton qu'il entraîna à l'assaut. A continué à donner ses ordres par signaux jusqu'à la tombée de la nuit. A montré le plus beau courage.

Sous-lieutenant FOUBERT, 31^e d'artillerie : très grièvement blessé le 20 juillet 1915 à son poste de combat, a fait preuve d'une haute conception de son devoir et du plus grand mépris de la douleur en faisant arrêter le brancard qui le portait au poste de commandement de la batterie voisine, pour prier l'officier commandant cette batterie d'assurer le service de la sienne, dépourvue de chef. A été amputé de la cuisse gauche.

Lieutenant LE LANN, 106^e bataillon de chasseurs : très belle attitude au feu ; a été grièvement blessé en montant à l'assaut. Officier remarquable par son courage et son ascendant sur ses chasseurs. Appelé à commander une compagnie pour le combat, l'a par son entrain dans l'attaque, enlevée jusqu'à la troisième ligne de tranchées allemandes.

Capitaine CLAUDON, 106^e d'infanterie : a remarquablement commandé sa compagnie au cours de plusieurs combats. Grièvement blessé le 6 septembre 1914.

Lieutenant Lanfranchi, 36^e d'infanterie coloniale : le 10 juillet 1915, commandant une compagnie chargée d'attaquer les tranchées ennemies a pris les meilleures dispositions, s'est élancé le premier, à la tête de sa compagnie, avec sa bravoure habituelle, faisant l'admiration de tous ses hommes. A reçu trois blessures dès le début de l'action. Officier remarquable, possédant toutes les qualités d'un véritable chef.

Sous-lieutenant COLLETTE, 36^e d'infanterie coloniale : le 10 juillet 1915, blessé légèrement en entraînant ses hommes à l'attaque des tranchées allemandes. Le 12 juillet, n'a pas hésité malgré une très violente fusillade, à se découvrir dans la tranchée pour se rendre compte de la direction de la fusillade. A été très grièvement blessé d'une balle qui lui emporta l'œil droit. Officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables.

Capitaine PERALDA, 128^e d'infanterie : officier toujours prêt à l'action, grande bravoure et calme souriant. Le 18 juillet 1915, a porté sa compagnie à l'attaque avec une belle ardeur, s'est installé dans les tranchées conquises et, pendant deux jours, a résisté à toutes les attaques allemandes faites à la baïonnette et à coup de grenades, contre-attaquant sans arrêt à son tour pour ne pas s'en laisser imposer par l'ennemi ; a conservé toutes les positions conquises après avoir pris le commandement de deux autres compagnies de son bataillon dont les chefs avaient été mis hors de combat. A été quatre fois cité.

Sous-lieutenant GERIN, 6^e d'infanterie coloniale : le 10 juillet 1915, a donné à ses hommes un bel exemple de courage et de sang-froid. A été atteint d'une grave blessure ayant entraîné l'amputation de la main droite.

Lieutenant MARTIN DE GIBERGUES, escadron n° 7 : le 19 juillet 1915, pour régler le tir d'une pièce de marine, est resté trois heures quarante-cinq minutes à 3,700 mètres au milieu d'un violent bombardement (environ 1,200 obus), effectuant quatorze fois le trajet entre son point d'observation et le poste récepteur de T. S. F. Observateur en avion depuis octobre, n'a jamais cessé de faire preuve du plus beau courage, réclamant les missions périlleuses sans avoir une minute de défaillance, malgré les nombreux éclats d'obus reçus au

cours de ses reconnaissances, réglages et prises de photographies.

Sous-lieutenant CHAIRON, 166^e d'infanterie : cité comme sous-officier à l'ordre de l'armée, comme officier à l'ordre de la division, ayant couru, le 30 avril 1915, les plus grands dangers comme observateur d'artillerie dans un local sur lequel est tombé un obus tuant ou blessant ses voisins ; toujours au poste périlleux, a été blessé grièvement le 15 juillet 1915 d'une balle en plein visage, en observant de la tranchée l'ennemi à la jumelle ; ramené au poste de secours, entouré de soldats, leur a donné l'exemple du courage le plus stoïque pendant qu'on le pansait.

Capitaine BERTHILLIER, tirailleurs marocains : a brillamment participé à l'attaque du 5 septembre 1914 au 2^e rég. de chasseurs indigènes. A été blessé. Revenu au front en janvier 1915, a de nouveau été blessé très grièvement à l'attaque d'une position.

Capitaine SOULIÉ, tirailleurs marocains : Toujours blessé, revenant toujours au front à peine guéri pour recevoir une nouvelle blessure aussitôt arrivé. Malgré la malchance qui semble le poursuivre, reprend chaque fois sa place à la tête d'une compagnie avec le même entrain et la même bravoure.

Capitaine BEZERT, tirailleurs marocains : a fait preuve de la plus grande valeur, pendant la première partie de la campagne. Après l'attaque infructueuse d'une position a donné le plus bel exemple de courage et de ténacité en maintenant sa compagnie à la crête d'un plateau sur lequel se trouvait l'ennemi et en repoussant toutes les contre-attaques. Grièvement blessé au cours de l'une d'elles à la fin du deuxième jour, le 16 septembre 1914.

Sous-lieutenant TROTABAS, 33^e d'infanterie : très énergique, plein de courage, a été grièvement blessé le 14 août 1914 au bras, à l'abdomen et à la poitrine, en entraînant sa section.

Capitaine BASSEREAU, 264^e d'infanterie : officier brave et d'un courage éprouvé. A été blessé au moment où il se portait à la tête de sa compagnie à l'attaque d'un bois.

Sous-lieutenant BOURCHENIN, 32^e d'infanterie : l'officier le plus brave du régiment et reconnu comme tel par tous. Grièvement blessé le 16 juin 1915 en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée allemande.

Aumônier PAYEN, groupe des brancardiers de corps : ancien aumônier militaire, n'a pas hésité, malgré ses soixante-deux ans, à solliciter l'honneur de marcher avec un corps d'armée. A donné depuis le début de la campagne l'exemple quotidien d'un dévouement infatigable et d'une entière abnégation, ne cesse de parcourir les tranchées de première ligne. A notamment le 8 septembre 1914 et le 15 juin 1915 montré le plus grand mépris du danger en donnant aux blessés, sous un bombardement violent, les soins les plus dévoués.

Sous-lieutenant WOLF, 155^e d'infanterie : blessé le 23 août 1914, revenu au front le 1^{er} octobre. Blessé le 26 octobre. Avait pris la veille le commandement de sa compagnie qu'il a conduite au feu avec beaucoup de courage et de sang-froid. A subi l'énucléation de l'œil droit.

Lieutenant BOURGEOIS, 135^e d'infanterie : arrivé sur le front le 20 septembre 1914, blessé le 25 septembre d'un éclat d'obus qui lui a crevé l'œil droit au moment où il portait à sa compagnie l'ordre d'attaquer ; malgré sa blessure et une hémorragie, a assuré l'exécution de l'ordre sous un bombardement intense et est resté au milieu de ses hommes jusqu'au moment où il a perdu connaissance.

Lieutenant DE SAINT-THIBAUT, 3^e tirailleurs : a été amputé du bras gauche à la suite de la blessure reçue à la tranchée le 29 avril 1915. Très brave, très brillant et très méritant.

Lieutenant DARAS, 358^e d'infanterie : officier des plus distingués à tous les points de vue ; a commandé brillamment une compagnie. Blessé de deux éclats d'obus, le 21 septembre 1914, est revenu sur le front à peine guéri. A été de nouveau blessé grièvement aux deux jambes par éclats d'obus le 24 juin 1915. A subi la résection du genou.

Médecin-major PAITRE, ambulance 4/45 : médecin d'élite, entièrement dévoué à ses fonctions, parfait à tous égards ; fait preuve de qualités professionnelles et chirurgicales remarquables. A déjà été cité à l'ordre de

son régiment. Dirige une ambulance de première ligne d'une tenue et d'un rendement exceptionnels.

Lieutenant GAUDIN DE SAINT-REMY, 5^e chasseurs : officier plein d'ardeur, d'une ténacité devant l'ennemi et d'un sang-froid au-dessus de tout éloge. Le 4 novembre 1914, commandant un peloton cycliste, occupait avec ses hommes un élément de tranchée ; violemment attaqué par les Allemands a su s'y maintenir grâce à son énergie et à l'ascendant moral acquis sur ses cavaliers. Malgré une balle reçue à l'épaule, ne s'est fait évacuer qu'après le combat.

Lieutenant DUTEIS, 51^e d'infanterie : blessé le 13 avril 1915, au cours d'une charge à la baïonnette, a été amputé de la cuisse droite. Officier méritant.

Sous-lieutenant DENTRAYGUES, 146^e d'infanterie : s'est toujours fait remarquer par son entrain, sa franche gaieté et son mépris absolu du danger ; le 11 mai 1915, a brillamment enlevé sa section à l'assaut des lignes allemandes ; a été frappé d'une balle au front ; a perdu un œil à la suite de cette blessure.

Lieutenant BIRIER, 162^e d'infanterie : s'est fait remarquer dès les premiers jours de la campagne par son énergie, son sang-froid, sa constante belle humeur et surtout par sa magnifique attitude au feu. A été blessé le 2 juillet 1915 ; avait été cité précédemment à l'ordre du corps d'armée.

Lieutenant NOUVIAIRE, 162^e d'infanterie : est sur le front depuis le début de la guerre. Doué des plus solides qualités militaires et surtout d'une énergie et d'un sang-froid absolument remarquables, donne le plus bel exemple dans toutes les occasions. A la confiance et l'action de tous ses hommes. Officier de troupe modèle.

Lieutenant THIRION, 162^e d'infanterie : officier doué des plus brillantes et des plus solides qualités militaires. A commandé d'une manière remarquable sa compagnie dans des circonstances particulièrement difficiles et critiques. Blessé une première fois le 24 août 1914 et une deuxième fois grièvement le 3 juillet 1915.

Lieutenant LHERMENAUT, 162^e d'infanterie : s'est toujours fait remarquer par sa bravoure, son sang-froid et son énergie. Blessé grièvement le 13 juillet 1915, ne s'est laissé emmener par les brancardiers qu'après avoir rassemblé tous les documents concernant le secteur de sa compagnie et fait partir une mine.

Lieutenant BALDY, 161^e d'infanterie : officier du plus grand mérite, d'une bravoure exemplaire et d'une énergie rare. Le 22 août 1914 a été blessé d'une balle dans l'épaule. Est revenu au front incomplètement guéri. A été de nouveau blessé grièvement le 23 janvier 1915 au moment où il s'élancait, à la tête de ses hommes à l'assaut d'une tranchée allemande.

Lieutenant RAGOT, 94^e d'infanterie : dans la soirée du 13 juillet 1915 et la matinée du 14, a brillamment conduit l'attaque de sa compagnie contre les positions ennemies, a réussi à occuper les tranchées qui constituaient l'objectif de sa compagnie.

Sous-lieutenant SANCIER, 94^e d'infanterie : chargé, le 13 juillet 1915, de reprendre une tranchée occupée par l'ennemi, s'en est emparé malgré un feu violent de mitrailleuses et un tir intensif de pétards et de bombes. Dans la nuit du 13 au 14 a continué son attaque sur un blockhaus où l'ennemi s'était maintenu et s'en est rendu maître.

Capitaine DUTREY, 94^e d'infanterie : blessé très grièvement le 15 juillet 1915 en conduisant avec la plus grande énergie sa compagnie à l'attaque des portions de tranchées où s'étaient maintenus les Allemands et d'où il a réussi à les chasser. A été amputé de trois doigts de la main gauche.

Capitaine LECAPLAIN, 94^e d'infanterie : officier d'une valeur exceptionnelle, qui atteint de trois blessures au début de la campagne et dans l'impossibilité presque complète de se servir de son bras, est revenu sur le front et s'est fait remarquer aux combats des 30 juin, 14, 15, 16 et 17 juillet 1915 par la bravoure et l'habileté qu'il a montrées dans le commandement d'une compagnie de mitrailleuses.

Sous-lieutenant AUBRY, 151^e d'infanterie : a montré les plus belles qualités militaires, d'énergie, de courage, d'autorité sur ses hommes, le 10 novembre 1914, en tenant tête avec sa compagnie à une violente at-

taque ennemie et en donnant ainsi le temps à l'artillerie de faire un barrage. A été grièvement blessé.

Capitaine LEMPERIT, 3^e bataillon de chasseurs : officier d'une bravoure, d'une énergie et d'un sang-froid remarquables. A été très grièvement blessé en se portant avec sa compagnie à l'attaque d'une lièze de bois occupée par l'ennemi.

Sous-lieutenant LEBLOND, 39^e d'infanterie : très grièvement blessé le 8 juin 1915 en menant sa section à l'assaut d'une maison fortifiée occupée par l'ennemi. A été amputé de la cuisse droite.

Lieutenant DAZIRON, 209^e d'infanterie : le 28 août 1914, a pris part comme commandant de compagnie, à toutes les opérations où son unité a été engagée. Cité deux fois à l'ordre du corps d'armée pour sa belle conduite, a été grièvement blessé une deuxième fois le 11 mai 1915 en portant énergiquement sa compagnie sur la ligne de feu sous une avalanche d'obus.

Capitaine CARRÉ, 33^e d'infanterie : s'était signalé dès le temps de paix comme un officier de mérite. S'est montré au cours de la campagne excellent commandant de compagnie. Le 16 février 1915, a brillamment commandé son bataillon à l'attaque des tranchées ennemies et déployé la plus grande énergie. A été grièvement blessé à la main droite et a été cité à l'ordre du corps d'armée pour sa belle conduite dans cette seule journée.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant PACHET, 11^e escadron du train : très bon serviteur sous tous les rapports. S'est fait remarquer depuis le début de la campagne dans le service parfois très dur du C.V.A.D. par son zèle, son activité et son dévouement.

Adjudant PESTY, 5^e escadron du train : depuis le début de la campagne n'a cessé de se prodiguer sans compter. A été un auxiliaire précieux pour le capitaine commandant dans tous les détails du service et de l'organisation d'une compagnie très importante.

Maréchal des logis BIGLIA, 15^e escadron du train : excellent sous-officier qui sert avec un zèle exemplaire depuis le début de la campagne. Donne à tout le détachement le plus bel exemple de discipline et de dévouement. Très méritant à tous égards.

Adjudant MICHELET, 8^e escadron du train : ancien sous-officier de l'armée active, retraité après quinze ans de services. A depuis le début de la campagne, montré le plus grand dévouement dans l'exécution de son service. Intelligent, vigoureux, très actif, discipliné, donne le meilleur exemple. Sous-officier de grande valeur sur lequel on peut compter en toutes circonstances.

Adjudant LEVEQUE, 19^e escadron du train : d'une très belle tenue et d'une activité inlassable. S'est dépensé sans compter et a fait preuve en toutes circonstances d'autorité et de compétence.

Adjudant BARRET, 2^e génie : beaux états de services. Sous-officier éprouvé qui se fait remarquer, depuis le début de la campagne, par son zèle et son dévouement. (Croix de guerre.)

Adjudant AUPETIT, compagnie du génie 6/2 T. : très bon sous-officier, a, dans des conditions pénibles, fait preuve de beaucoup de dévouement et d'énergie. (Croix de guerre.)

Adjudant ALDRIN, génie d'une place : très bon sous-officier, qui a constamment rendu d'excellents services dans une compagnie qui a été presque toujours sur le front, depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Adjudant SERPOUL, 7^e génie : excellent sous-officier, très consciencieux et dévoué. Bon chef de section. Dégagé de toute obligation militaire, a repris du service pour la durée de la guerre. (Croix de guerre.)

Sergent CONTE, compagnie du génie 20/2 T. : sous-officier énergique et dévoué. Grièvement blessé le 20 décembre 1914 en surveillant la construction d'un boyau de communication. (Croix de guerre.)

Adjudant BOCQUET, compagnie du génie 13/16 : très bon sous-officier, n'a pas cessé de donner satisfaction depuis le commencement de la campagne. (Croix de guerre.)

Sergent IMBERT, 7^e génie : sous-officier renforcé d'une grande valeur et d'un dévouement à toute épreuve. Chargé maintes fois de missions difficiles et dangereuses s'en est toujours parfaitement acquitté. (Croix de guerre.)

Adjudant DEBEAUVAIS, 4^e génie : sous-officier des plus méritants : dévouement, bravoure et autorité. Excellent mineur, très minutieux dans les opérations de chargement des fourneaux. A fait des reconnaissances utiles et dangereuses. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef EMERAS, 11^e génie : excellent sous-officier qui a rempli d'une façon parfaite depuis le début des hostilités les fonctions de chef de section. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef VENTRE, 7^e génie : excellent chef de section à tous points de vue. Depuis le début de la campagne actuelle, a dirigé avec beaucoup de compétence, de sang-froid et de dévouement les travaux dont il était chargé. Ne s'est jamais laissé arrêter par les difficultés souvent grandes, notamment pendant la construction de nombreux points de passage sur une rivière au moment d'une forte crue. (Croix de guerre.)

Adjudant DUGROS, 2^e génie : a fait preuve depuis le début de la campagne du plus grand dévouement. Très au courant des travaux de l'armée du génie, a pu, en plusieurs circonstances, faire exécuter des travaux périlleux par sa section. Sous-officier très courageux et sur lequel on peut compter en toutes circonstances. (Croix de guerre.)

Adjudant DAVID, 6^e génie : très bon adjudant à tous les points de vue, actif, sérieux, intelligent et dévoué. Excellent chef de section, a beaucoup d'autorité sur ses subordonnés et connaît à fond tous les travaux du génie. Sur le front depuis le 1^{er} décembre 1914, s'est fait remarquer aux travaux de mine. A beaucoup de sang-froid et une bravoure au-dessus de tout éloge. (Croix de guerre.)

Adjudant MURATI, compagnie du génie 23/4 : très bon sous-officier, très bon chef de section, énergique, dévoué. S'est bien comporté en toutes circonstances depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Adjudant BRIÈS, 19^e bataillon du génie : nombreuses annuités et campagnes antérieures. A donné toute satisfaction par sa manière de servir. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef FOURNIER, 2^e génie : excellent sous-officier, intelligent, sérieux, zélé et plein d'entrain. A toujours obtenu les notes les plus élogieuses de ses chefs. Est venu sur le front sur sa demande expresse. (Croix de guerre.)

Adjudant-chef AUNIS, 2^e génie : est au front depuis le début de la campagne ; sous-officier énergique, n'ayant aucune crainte du danger. A très souvent donné l'exemple à ses hommes en se portant le premier sur les points dangereux. (Croix de guerre.)

Sergent LUCIANI, 2^e génie : sous-officier très courageux, dévoué, ayant beaucoup d'allant, a rendu d'excellents services depuis le début de la campagne. A été grièvement blessé le 28 décembre 1914 par une balle dans l'épaule et dans la partie supérieure du bras gauche pendant qu'il dirigeait un travail de sape dans la tranchée de première ligne. (Croix de guerre.)

Adjudant MORIN, compagnie 4/17 d'équipages de pont : très bon sous-officier de sapeurs conducteurs, qui a rendu de grands services depuis le début de la campagne. Durant la période du 25 août au 6 septembre 1914, par son énergie, a contribué à sauver des voitures de l'équipage de ponts dans des circonstances critiques. (Croix de guerre.)

Adjudant BOUVET, 2^e génie : excellent sous-officier ; donne toute satisfaction depuis le début de la campagne. Beaucoup d'autorité sur la troupe.

Sergent-major DUGLEUX, compagnie divisionnaire 9/13 : rempli depuis le début de la campagne et d'une manière parfaite l'emploi de sergent-major de la compagnie divisionnaire. Est d'une aide précieuse pour son capitaine par son activité et ses connaissances en administration. (Croix de guerre.)

Adjudant VIROT, compagnie du génie B. 9 : a rendu d'excellents services aux colonies et s'est acquis de nouveaux titres depuis qu'il est sur le front par son dévouement et son zèle.

Adjudant DELBARRY, 7^e compagnie du génie : excellent sous-officier. A donné toute

satisfaction dans les travaux qu'il a exécutés aux colonies et a fait preuve, depuis le début de la campagne, d'un dévouement et d'un zèle à toute épreuve.

Sergent MACÉ, compagnie du génie B. 4 : très méritant, a fait preuve du plus grand sang-froid dans les travaux de sape que sa compagnie a exécutés devant l'ennemi. Excellent sous-officier. (Croix de guerre.)

Sergent-major DUMONT, génie au Cameroun : blessé d'une balle qui lui a traversé la cuisse au moment où, dans l'eau jusqu'à la ceinture, il reconnaissait le cours d'une rivière, a ordonné à ses sapeurs de ne point venir le chercher en raison du feu ajusté de l'ennemi. Sous-officier de grande valeur qui s'est précédemment distingué au cours d'une reconnaissance sur la Kele (novembre 1914).

Adjudant d'administration DORLET, génie d'une place : nombreuses annuités et campagnes antérieures. Très bon serviteur, discipliné, dévoué, rendant les meilleurs services.

Adjudant d'administration LIMBOURG, service aéronautique d'une armée : bon adjudant. Intelligent et dévoué. Arrivé au parc n° 7 en janvier 1915. Rend d'excellents services comme adjoint au comptable et montre les meilleures qualités militaires.

Adjudant d'administration MARÉCHAL, génie d'une place : bon adjudant. Rend les meilleurs services comme surveillant de travaux.

Chemins de fer de campagne.

Ouvrier MOLESKI, 5^e section : n'a cessé, malgré les bombardements fréquents, de travailler avec zèle et courage. Le 26 mai 1915, ayant travaillé toute la journée à réparer les installations détruites par le bombardement, a été blessé par un éclat d'obus au pied et a dû, dans la suite, être amputé du pied droit.

Employé principal MOILLIC, 6^e section : agent d'élite, ayant de longues années de services dévoués ; a été chargé, à maintes reprises, de l'organisation du service de traction pendant les transports en cours d'opérations. A montré constamment des qualités d'activité et de zèle.

Chef ouvrier COQUELET, 5^e section : a constamment donné l'exemple du devoir. Resté à son poste, a participé, sous le bombardement, à l'évacuation du matériel ; a été blessé le 18 mai 1915 en se rendant à son travail. (Croix de guerre.)

Maître ouvrier LEFEVRE, 6^e section : pendant le bombardement du 4 juin 1915, a courageusement assuré son service d'aiguillage malgré la chute d'obus de gros calibre autour de la cabine ; a été jeté à terre par la violence des éclatements ; n'a quitté son poste qu'au moment où les dégâts aux transmissions rendaient impossible la manœuvre des leviers, et est allé se mettre à la disposition de son chef de service pour manœuvrer les aiguilles sur place. (Croix de guerre.)

Maître ouvrier LAPLANTE, 6^e section : pendant le bombardement du 4 juin 1915, a courageusement assuré son service d'aiguillage malgré la chute d'obus de gros calibre autour de la cabine, a été jeté à terre par la violence des éclatements, n'a quitté son poste qu'au moment où les dégâts aux transmissions rendaient impossible la manœuvre des leviers et est allé se mettre à la disposition de son chef de service pour manœuvrer les aiguilles sur place. (Croix de guerre.)

Sous-chef MICHOUT, 10^e section : n'a cessé d'assurer sur le réseau un service particulièrement chargé avec un zèle et un dévouement constants ; le 4 juin 1915, malgré le bombardement de la voie, n'a pas hésité à faire passer son train en donnant l'exemple du calme et de la décision. (Croix de guerre.)

Sous-chef CLÉRET, 5^e section : n'a pas cessé de diriger pendant deux mois la mise en état des voies atteintes par le bombardement ; malade, a refusé de se laisser évacuer, bien que sa maison fût bombardée et a voulu rester près des installations dont il a la charge, afin de donner l'exemple de l'attachement au devoir. (Croix de guerre.)

Chef ouvrier ROY, 9^e section : mobilisé effectivement à la 9^e section depuis août 1914, a pris part aux différents travaux exécutés par cette section sur le réseau des armées ; énergique, actif, ayant beaucoup d'autorité sur ses hommes a donné constamment l'exemple du dévouement et de l'ardeur au travail.

Employé principal BOUCHER, 2^e section : employé au bureau militaire depuis vingt-six

ans, a participé à la préparation de tous les plans de transport depuis cette époque. Attaché à la direction des chemins de fer depuis le début de la campagne, a pris part à l'organisation des transports en cours d'opérations. Agent sérieux et très dévoué.

Sous-chef LIBOUROUX, 5^e section : lors du bombardement, le 2 novembre 1914, la gare ayant été privée de son personnel normal, a pris ses dispositions pour mettre sa machine en tête d'un train sanitaire et a réussi à le ramener en arrière en assurant, d'accord avec le commandant du train, le ramassage des blessés le long de la voie. (Croix de guerre.)

Employé principal CARRE, 6^e section : a fait preuve de beaucoup d'intelligence et d'activité et s'est prodigué jour et nuit pour assurer le bon fonctionnement d'une gare où le service a été particulièrement chargé par suite du développement des opérations.

Chef ouvrier DANGLOT, 5^e section : a exécuté le 20 octobre 1914 une coupure de voies à 300 mètres des lignes ennemies pour empêcher le passage d'un train blindé allemand. Affecté depuis à une gare à assurer avec un zèle infatigable le rétablissement des communications électriques, constamment coupées par les obus. (Croix de guerre.)

Sections de commis et ouvriers d'administration.

Adjudant FORSANS, 6^e section : figurait au tableau de concours de 1914. Excellent serviteur, très méritant à tous égards. S'est acquis de nouveaux titres par son zèle et ses services depuis le début de la campagne.

Adjudant-chef ALVISET : excellent adjudant-chef à tous les points de vue. Très apprécié de ses chefs. A rendu de précieux services depuis le commencement de la campagne.

Adjudant LAFITTE : bien que libéré de toute obligation militaire, a contracté un engagement pour la durée de la guerre. Est animé d'un excellent esprit et fait preuve de beaucoup d'entrain.

Adjudant ARNAL : excellent sous-officier, actif et dévoué ; donne toute satisfaction.

Adjudant BLAIN : arrivé au détachement le 23 octobre 1914, intelligent et consciencieux, a rendu de signalés services par l'activité et la compétence déployées dans tous les travaux de la formation.

Sergent CHEVALIER : excellent serviteur, très actif et très dévoué. A rendu dans sa modeste sphère les services les plus appréciés.

Adjudant QUENTIN : très bon sous-officier, intelligent et dévoué ; a donné toute satisfaction depuis le commencement de la campagne et remplit avec le plus grand zèle les fonctions qui lui incombent. Belle tenue, conduite excellente.

Adjudant MUTEL : très bon adjudant. Sert avec zèle ; bonne tenue, bonne conduite, bon esprit militaire. Très méritant.

Sergent VICOGNE : nombreuses annuités. A fait preuve d'un zèle et d'un dévouement soutenus depuis le début de la guerre.

Adjudant CHEVRIER : nombreuses annuités. Excellent serviteur, d'un zèle et d'un dévouement qui ne se sont jamais démentis.

Adjudant KLEIN : bon sous-officier. A toujours obtenu les notes les plus élogieuses. A fait preuve de zèle et de dévouement depuis le début de la campagne.

Adjudant MARNAS aux brancardiers d'une division : excellent sous-officier, s'acquittant de ses fonctions avec zèle et dévouement depuis le début de la campagne.

Adjudant HAMMER, affecté à un centre hospitalier : excellent sous-officier. S'acquittait avec intelligence des divers services qui lui sont confiés et plus particulièrement de la surveillance et de la manipulation du matériel du service de santé qu'il connaît dans ses moindres détails. Très zélé, très dévoué, de tenue irréprochable. A été proposé pour adjudant-chef.

Adjudant ANGELÉ, aux brancardiers d'un corps d'armée : excellent serviteur, intelligent et énergique, remplit les fonctions d'officier d'approvisionnement depuis le début de la campagne et s'acquittait de ce service de façon parfaite.

Adjudant BERGOUNIOU, hôpital d'évacuation n° 38 : très bon serviteur, zélé et intelligent. S'est parfaitement acquitté de tous ses devoirs au cours de la campagne.

Adjudant LEBRÈRE, groupe de brancar-

diers d'une division : remplit les fonctions d'officier gestionnaire. Dans l'accomplissement de sa tâche, il a fait preuve d'un zèle et d'une activité dignes de tout éloges. A participé à la relève des blessés qui sont souvent sous le feu de l'ennemi. (Croix de guerre.)

Sergent MOREL, D. E. S. d'une armée : excellent serviteur, actif, dévoué, discipliné. Beaux états de services. S'est acquis de nouveaux titres pendant la campagne actuelle.

Adjudant CRAMOTTE, groupe de brancardiers d'une division : depuis le début de la campagne a fait constamment preuve d'un esprit intelligent, consciencieux, très dévoué et très discipliné. Possédant des connaissances approfondies sur les questions administratives, a rendu les meilleurs services, particulièrement dans des circonstances difficiles. En résumé excellent serviteur, méritant.

Adjudant ESNAULT, hôpital temporaire n° 16 : très bon sous-officier. A toujours servi avec zèle et dévouement, a rendu et rend d'excellents services.

Adjudant-chef BINARD, brancardier d'un corps d'armée : très sérieux, s'est toujours fait remarquer par sa bonne tenue, son esprit militaire et sa conduite parfaite. N'hésite jamais à payer de sa personne. N'a mérité que des éloges partout où il est passé, en particulier en Tunisie, en Algérie et dans la campagne actuelle. (Croix de guerre.)

Adjudant EYSSERIC, brancardiers d'une division : remplit les fonctions d'officier d'approvisionnement au G. B. D. d'une division depuis la mobilisation. Sous-officier des plus méritants. S'est distingué par sa tenue parfaite, son zèle et son dévouement en toutes circonstances et par sa manière remarquable de servir. Nombreuses annuités.

Adjudant-chef FAYE, ambulance 3/59 d'une division : s'est montré, depuis le début de la campagne, plein de zèle et de dévouement. A assuré, dans les meilleures conditions, les soins matériels aux malades et blessés soignés dans la formation sanitaire dont il fait partie. A contribué, dans une large mesure, à l'organisation matérielle et à la surveillance du personnel infirmier d'une infirmerie de garnison dans la zone de l'avant.

Adjudant DECORBY, pilote aviateur : pilote de tout premier ordre, extrêmement actif et dévoué. Arrivé en octobre 1914 à l'escadrille, n'a cessé de montrer dans toutes les missions qui lui ont été confiées en même temps que ses belles qualités de pilote intrépide et adroit le plus grand mépris du danger. A eu à plusieurs reprises son appareil criblé d'éclats d'obus. Fait montre d'un réel dévouement et donne le meilleur exemple aux jeunes pilotes qui viennent d'arriver à l'escadrille. (Croix de guerre.)

Sergent ROBILLOT, escadrille V. 21 : employé sur le front dès le début de la campagne comme pilote d'avion. A fourni depuis ce moment deux cent cinquante-six heures de vol en reconnaissances diverses dont plusieurs poussées très avant dans les lignes ennemies, soit en vue de l'exploration, soit en vue de bombardement de jour et de nuit. A plusieurs fois donné la chasse à des avions ennemis même mieux armés arrivant par son audace à les faire rentrer dans leurs lignes. (Croix de guerre.)

Adjudant BOYER, escadrille M. S. 38 : à l'armée depuis le mois de février 1915, a fourni quarante-quatre heures de vol en longues reconnaissances poussées très avant dans les lignes ennemies. A eu son appareil très gravement atteint par un projectile au cours d'une de ces reconnaissances. (Croix de guerre.)

Adjudant GRESSET, escadrille V. 21 : affecté à une escadrille le 21 février 1915, a fourni depuis cette date 140 heures de vol en reconnaissances, réglages d'artillerie, bombardements. A eu quatre fois son avion atteint par des projectiles ennemis au cours de ces différents vols. (Croix de guerre.)

Adjudant ROTY, réserve générale d'aviation : a rendu les plus grands services en temps de paix à un centre d'aviation et depuis le début de la campagne au parc aéronautique n° 4 et à la réserve générale d'aviation.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire Paris 7^e.